

LES MUSES
DE LA NOUVELLE
FRANCE.

MONSEIGNEUR
LE CHANCELLIER.

*Avia Pieridum peragro loca nullius antè
Trita solo ----*



A PARIS

Chez JEAN MILLOT, sur les degrez de
la grand' salle du Palais.

M. D. C. IX.

Avec privilege du Roy.

LES MUSES

DE LA NOUVELLE

FRANCE

MONSIEUR

LE DIRECTEUR

DE LA BIBLIOTHEQUE

NATIONALE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA RUE DE LA HARPE

N° 10

PARIS

AN VII

DE LA REPUBLIQUE

FRANCAISE

DE LA LIBERTE

ET DE L'EQUALITE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA RUE DE LA HARPE

N° 10

PARIS

AN VII

DE LA REPUBLIQUE

FRANCAISE

DE LA LIBERTE

ET DE L'EQUALITE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA RUE DE LA HARPE

N° 10



A

MONSEIGNEVR

MESSIRE NICOLAS

BRVLART, SEIGNEVR

de Sillery Chancelier de

France & de Navarre.



ONSEIGNEVR,

LES Muses de la

NOUVELLE-FRANCE

ayans passé d'un au-

tre monde à cetui-ci, aujourd'hui

se presentent à voz piés en

esperance de recevoir quelque

bon accueil de vous, qui estant

le Pere de celles qui resident sur

le Parnasse de nôtre France Gaul-

A MONSEIGNEUR

loise & Orientale, desirent aussi
 que de cette même affection vn
 flamme forte, qui les environne
 & reçoive en sa tutele. Que si e-
 les sont mal peignées, & rustique-
 ment vetuës; confiderez, Mon-
 seigneur, le pais d'où elles vien-
 nent, incult, herissé de forêts, &
 habité de peuples vagabons, vi-
 vans de chasse, aymans la guerre
 méprisans les delicateesses, non ci-
 vilisés, & en vn mot qu'on appell
 Sauvages: & attribués à la com-
 munication qu'elles ont eüe ave-
 eux, & aux flots de la mer, leur de-
 faut: ie veux dire, si elles ne sont en
 si bonne conche & en bon poin-
 comme celles qui ont accoutum
 de se presenter à vous. Elles son-
 encore pour le present sembla-
 bles à ces poissons qui sont ap-
 pellés Abramides en la Pécherie
 d'Oppian, lesquels sans demeure

LE CHANCELIER.

ertaines changent perpetuellement de place, se trouvant bien en toute sorte de terre, au contraire de plusieurs qui ne peuvent vivre qu'en vn lieu. Poissons vraiment figure du peuple Hebrieu, de la vie de ce monde, soit qu'on les prenne par leur nom, soit que l'on considere leur façon de vivre, toujours étrangers, conduits par la providence de celui qui les a créés, ainsi que le grand Abraham pere des croyans, duquel nous cause ilz portēt le nom. Mais il arrive, Monseigneur, que par votre faveur, assistance, & support, les soient vn jour arretées es montagnes du Port Royal & ruisseaux qui en decoulent, & ayent moyen de se redre plus civiles, & mieux venantes à la cadence des fredōs d'Apollō: ainsi qu'aux premiers temps es solennitez pu-

Iuges 21.

vers. 19.

21. Es 2.

Sam. 6.

bliques & saintes on dançoit &
chantoit des hymnes & cātiques,
tant de vive voix, que sur tous in-
strumens de Musique à l'honneur
du vray Dieu: De mêmes elles fe-
ront souz vos auspices maintes fé-
tes solennelles, où vôtre nom sera
exalté, & en leurs chansons reme-
morez les bien-faits de celui, qui
apres avoir bien merité de son
Roy, de sa patrie, & de toute la
Chrétienté, aura encores pris un
soin non indigne d'un Chācellier
de France, qui sera d'aider à l'éta-
blissement des Muses en la France
Nouvelle, trans. marine, & Occi-
dentale, pour la conversion des
peuples infideles.

Vôtre tres-humble & tres
obeissant serviteur
MARC LESCARBOT.



LES MUSES DE LA
NOUVELLE FRANCE

Au Roy.

ODE PINDARIQUE
présentée à sa Majesté en No-
vembre mil six cens sept.

STROPH. I.



*NEPTUNE, donne moy des vers
Propres à resonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Univers
Ait produit de longue memoire.
Et puis que sur tes moites eaux*

*Vers faits
en partit
du Port
Royal
pour re-
tourner
en France.*

*Tendent leurs ailes noz vaisseaux,
Fay qu'avec eux ore ie vole.
Cornant son renom iusqu'au pole,
Et que porté d'un trait leger
Sur l'aile de ta large échine,
Je l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.*

A iij

L E S M U S E S
A N T I S T R O P H .

Muses pourtant pardonnez moy
Si pour cette heure ie m'adresse
Ailleurs qu'à vous; & si la loy
De vous invoquer ie transgresse.
Ie ne boy ici d'Helicon
Les douces eaux, ni ma chanson
Ne ressent les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.
Neptune commande en ce lieu,
C'est à lui qu'il faut que ie rende
Ores mes vœux, & qu'à ce Dieu
De mon chant le ton ie demande.

E P O D .

Car quoy qu'il soit quelquefois
Forcené d'ire & de rage,
Il ayme bien toutefois
Des chansons le doux ramage.
Et de cela soucieux
A ses Syrenes il donne
Mainte chanson qui resonne
D'un chant fort harmonieux,
Qui par ses douces merveilles
Les peu rusés Nautonniers
Attire par les oreilles,
Et les fait ses prisonniers.

S T R O P H . 2 .

Vive donc mon Prince & mon Roy
Par qui respire nôtre France
Sentant souz le ioug de sa loy
Les doux effects de sa clemence.
Lui qui parmi tant de hazars

Qui l'ont suivi de toutes parts
 A veincu l'effort de Fortune
 Laquelle en lui n'a part aucune.
 Car sa vertu tant seulement
 Du haut des cieux favorisée
 A iusques dans le Firmament
 Sa Maïesté authorisée.

ANTISTROPH.

Le iour qu'en France commença
 A luire sa belle lumiere
 Le conseil des Dieux s'amassa
 Pour sçavoir de quelle maniere
 Ilz pourroient honorer celui
 Qui devoit estre un iour l'appui
 De mainte gent abandonnée
 A qui du ciel n'est point donnée
 La conoissance de son bien,
 Et de maint peuple & mainte ville
 Policée souz le lien
 De la société civile.

E P O D.

Mars lui donna sa valeur,
 Hercule donna sa force,
 Et Iupiter sa terreur
 Qui la force même force.
 Mais Vulcan lui façonna
 De fin acier bien trempée
 Vne foudroyante épée
 Qu'en present il lui donna
 Pour en frapper les rebelles
 Et la rogue nation
 Qui nous a fait des quereles
 Souz feinte religion.

4 LES MUSES
STROPH. 3.

Il n'estoit pas hors le berceau,
Il n'avoit quitté son enfance,
Que son âge plus tendre & beau
S'endurcissoit à la souffrance
Des âpres & dures rigneurs
Des froidures & des chaleurs,
A fin qu'un iour il peust à l'aise
Supporter de Mars le mesaise,
Puis que son destin estoit tel,
Que parmi les chaudes alarmes
Il devoit se rendre immortel.
Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qui l'a iamais veu sommeiller,
Ou avoir les mains endormies,
Quand il a fallu chamailler
Dessus les troupes ennemies?
Témoins en sont tant de combats
Où il a cent fois du trépas
Loin repoussé la violence,
De sorte que même la France,
France nourrice des guerriers
Par ses longs travaux fatiguée
Est le suiet de ses lauriers
Pour s'estre contre lui lignée.

EPOD.

Et apres s'estre soumis
La populace mutine,
Il a fait qu'ores Themis
Seurement par tout chemine,
Afin qu'une ferme paix

DE LA NOUVELLE FRANCE. 9

Au moyen de la Justice
En sa maison s'établisse
Qui soit durable à iamais,
Et que toujours souz son aile
Fleurisse la pieté,
Sans qu'onques elle chancelle
Ni d'un, ni d'autre côté.

STROPH. 4.

Grand Roy, nous te devons ceci
Voire mille fois davantage.
Mais il reste encore un souci
Digne de ton vieillissant âge,
Afin que la posterité
Entende que ta pieté
N'estoit dedans ta France enclose.
Il faut, grand Roy, faire une chose,
Il faut ores du Tout-puissant
Porter le nom souz ta banniere
Où son soleil resplendissant
Chacun iour finit sa carriere.

ANTISTROPH.

Ayes doncques compassion
De tant de peuples qui perissent
Sans loix & sans Religion,
Et de leur misere gemissent.
Si tu veux, grand Roy, tu les peux
Ioindre avec nous en mêmes vœux,
Et faire de tous une Eglise,
Si ta bonté les favorise.
Mais si ton pouvoir souverain
Ne soutient un si grand affaire,

6 LES MUSES

Mais si tu retires ta main,
Qui est-ce qui le pourra faire?

E P O D.

C'est, mon Prince, c'est de toy
Qu'une antique destinée
A prononcé qu'un grand Roy
Seroit, apres mainte année,
Du vieil tige des François,
Qui regiroit en iustice
Par vne sainte police
Conjointe aux divines loix
Les nations infideles
Qui sont encore en maints lieux,
Et par force les rebelles
Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT.



PEs que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-France le sieur du Pont de Honfleur, qui en estoit parti dès le sezième de Juillet, désesperant qu'aucun navire deût arriver de France, pour ce que la saison desja se passoit, ayant rencontré par vn grand heur quelques vns de noz gés (qui à la veüe de la terre du port de Capseau s'estoient mis dans vne chaloupe, & venoient jusques audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, & nous y vint trouver avec beaucoup de jouissance d'une part & d'autre. En fin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque & vne patache, & se mit avec quelques cinquante hommes qu'il avoit, dans nôtre navire qui retournoit en France. Or avant son depart, pour lui dire Adieu, ie lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'un peuple confus, qui marteloit de toutes parts pour faire les logemens, lesquels vers furent depuis imprimez à la Rochelle.

Voyez les
chapitres
42. & 43.
liv. 2.
de l'Hi-
stoire de
la Nouv.
France.

A-DIEV AVX FRANCOIS
retournans de la Nouvelle-France
en la France Gaulloise.

Du 25. d'Aoust 1606.



ALLEZ doncques, vogués, ô trou-
pe genereuse,
Qui avés surmonté d'une anie
courageuse
Et des vents & des flots les hor-
ribles fureurs,

Et de maintes saisons les crueles rigueurs,
Pour conserver ici de la Françoisse gloire
Parmi tant de hazars l'honorable memoire.

Allez doncques, vogués, puissiez-vous outre mer
Vn chacun bien-tot voir son Ithaque fumer:
Et puissions-nous encor au retour de l'année
La même troupe voir par deça retournée.

Fatiguez de travaux vous nous laissés ici
Ayans également l'un de l'autre souci,
Vous, que nous ne soyons saisis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies:
Nous, qu'un contraire flot, ou un secret rocher
Ne vienne vôtre nef à l'impourveu toucher.
Mais un point entre nous met de la difference,
C'est que vous allez voir les beautez de la France,
Vn royaume enrichi depuis les siecles vieux
De tous ce que le monde a de plus precieux:

Nous
avons
esté deux
mois &
demi sur
mer.

Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage
 Demeurons étonnez sur ce marin rivage
 Privez du doux plaisir & du contentement
 Que là vous recevrez dès vôtres avenement.

Que di-je, ie me trompe, en ce lieu solitaire,
 L'homme iuste a de quoy à soy-même complaire,
 Et admirer de Dieu la haute Maïesté,
 S'il en veut contempler l'agreable beauté.

Descri-
 ption du
 Port
 Royal.

Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
 Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,
 On ne trouvera rien si beau, ne si parfait
 Que l'aspect de ce lieu ne passe d'un long trait.

Y desirez-vous voir une large campagne?
 La mer de toutes parts ses moites rives baigne.

Y desirez-vous voir des côaux à l'entour?
 C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le sciour.

Y voulez-vous avoir le plaisir de la chasse?
 Un monde de forêts de toutes parts l'embrasse.

Aimez-vous des ruisseaux le doux gazouillement?
 Les côaux enlassés en versent largement.

Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes îles?
 Ce Port en contient deux capables de deux villes.

Aimez-vous d'un Echo la babillarde voix?
 Ici peut un Echo répondre trente-fois.

Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne
 Trente-fois à l'entour le même coup resonne,
 Et semble au tremblement que Megere à l'envers
 Soit prête d'écrouler tout ce grand Vnivers.

Aimez-vous le deduit des rivieres profondes?
 Trois rendent à ce lieu le tribut de leurs ondes,
 Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot,
 Elle se porte aussi d'un plus orgueilleux flot,

Et préques assourdit de son bruiant orage
 Non le Stadisien, mais ce peuple Sauvage.
 Bref, contre l'ennemi voulez vous estre fort?
 Ce lieu rien que du ciel ne redoute l'effort.
 Car de deux boulevers Nature a son entrée
 Si dextrement muni, que toute la contrée
 Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
 Et en toute saison vivre ioieusement.

Le blé te manque encor, & le fruit de la vigne
 Pour faire ton renom par l'univers insigne.
 Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur
 En bref tu sentiras la celeste faveur
 En ton sein decouler ainsi qu'une rousée
 Qui tombe doucement sur la terre embrasée
 Au milieu de l'eté. Que si on n'a encor
 De tes veines tiré la riche mine d'or,
 L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épesses.
 Gardent comme en depos sont de belles richesses
 Pour le commencement, & peut estre qu'un iour
 Sera la mine d'or découverte à son tour.
 Mais c'est ores assez, que tu nous puisse rendre
 Et du blé & du vin, pour apres entreprendre
 Un vol plus elevé (car le bord de tes eaux
 Peut fournir de pature à mille grands troupeaux)
 Et des villes batir, des maisons, & bourgades
 Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
 Et pour changer les mœurs de cette nation
 Qui vit sans Dieu, sans loy, & sans religion.

O trois fois Tout-puissant, ô grād Dieu que i'adore!
 Ores que ton Soleil envoie son Aurore
 Sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder,
 Vueilles d'un œil piteux ce peuple regarder,

Plin. liv.
 6. ch. 29.
 dit que le
 Nil aux
 Canadu-
 pes faisoit
 si grand
 saut, que
 du bruit
 ceux de
 Stadisis
 en perdés
 l'ouïr.
 Au pais
 des Ar-
 monchi-
 quois il y
 a blés &
 vignes.

Qui languit attendant ta parfaite lumiere
Trop prolongeant, hélas! sa divine carrière.

C'est le
sieur du
Pont de
Honfleur.

DU PONT dont la vertu vole jusques aux
cieux

Pour avoir sceu domter d'un cœur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accraventer tes veines,
Ayant esté ici laissé pour conducteur

A ceux là qui poussez d'une pareille ardeur
Ont aussi soutenu en la Nouvelle France
De leur propre maison la dure & longue absence,
Si-tot que tu verras la face de ton Roy

Di lui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont iadis triomphé dedans la Palestine,

Et courageusement de la gent Sarazine

Repoussé la fureur és Memphitiques bors,

Et pour la même cause ont exposé leurs corps

Au gré des vents, des flots, d'une maratre terre,

Et au guerrier hazard du sanglant cimenterre:

Qu'ici à peu de frais, sans qu'un robuste bras

Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas

Il se peut acquerir une gloire semblable.

Laquelle à sa grandeur sera plus proufitable.

Allez doncques, vogués, ô genereux François,

Cependant que plus loin vers les Armouchiquois

Les voiles nous tendons, pour outre Malebarre

Rechercher quelque Port qui nous serve de barre

Soit pour nous opposer à un fort ennemi,

Ou pour y recevoir seurement nôtre ami,

Et là même éprouver si la Nouvelle France

A noz travaux rendra selon nôtre esperance.

Malebar-
re est une
côte pleine
de basses
& fort
dange-
reuse.

Neptune

Neptune, si iamais tu as favorisé
 Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont usé;
 Vray Neptune, fay nous chacun ou il desire
 A bon port arriver, afin que ton Empire
 Soit par-deça coneu en maintes regions,
 Et bien-tot frequenté de toutes nations.



LE THEATRE
 DE NEPTUNE EN LA
 NOUVELLE-FRANCE

Representé sur les flots du Port Royal le quator-
 zième de Novembre mille six cens six, au retour
 du Sieur de Poutrincourt du pais des Armon-
 chois.

Neptune commence revetu d'un voile de couleur
 bleuë, & de brodequins, ayant la chevelure & la barbe
 longues & chenuës, tenant son Trident en main,
 assis sur son chariot paré de ses couleurs : ledit cha-
 riot trainé sur les ondes par six Tritons jusques à
 l'abord de la chaloupe où s'estoit mis ledit Sieur de
 Poutrincourt & ses gens sortant de la barque pour
 venir à terre. Lors ladite chaloupe accrochée, Ne-
 ptune commence ainsi.

NEPTUNE.

ARRETE, Sagamos, * arrête toy ici,
 Et écoutes un Dieu qui a de toy souci.
 Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
 Je suis de Jupiter & de Pluton le frere.

* C'est un
 mot de
 Sauvage,
 qui signi-
 fie Cap-
 saine.

Entre nous trois jadis fut parti l'Univers,
 Iupiter eut le ciel, Pluton eut les enfers,
 Et moy plus hazardeux en la mer en partage,
 Et le gouvernement de ce moite heritage.

NEPTUNE c'est mon nom, Neptune l'un des Dieux
 Qui a plus de pouvoir souz la voûte des cieux.

Si l'homme veut avoir vne heureuse fortune
 Il lui faut implorer le secours de Neptune.
 Car celui qui chez soy demeure cazanier
 Merite seulement le nom de cuisinier.

Je fay que le Flamen en peu de temps chemine
 Aussi-tot que le vent insques dedans la Chine.
 Je fay que l'homme peut, porté dessus mes eaux,
 D'un autre pole voir les inconeuz flambeaux,
 Et les bornes franchir de la Zone torride,
 Où bouillonnent les flots de l'element liquide.

Sans moy le Roy François d'un superbe elephant
 N'eust du Persan receu le present triumpnant:

Et encores sans moy onc les François gendarmes
 Es terre du Levant n'eussent planté leurs armes.

Sans moy le Portugais hazardeux sur mes flots
 Sans renom croupiroit dans ses rives enclos,

Et n'auroit enlevé les beautez de l'Aurore
 Que le monde insensé folatrement adore.

Bref sans moy le marchand, pilote, marinier
 Seroit en sa maison comme dans un panier
 Sans à peine pouvoir sortir de sa province.

Vn Prince ne pourroit secourir l'autre Prince
 Que j'auroy separé de mes profondes eaux.

Et toy-même sans moy apres tant d'actes beaux
 Que tu as exploité en la Françoise guerre,
 N'eusses en le plaisir d'aborder cette terre.

est moy qui sur mon dos ay tes vaisseaux porté
 quand de me visiter tu as eu volonté.

t nagueres encor c'est moy qui de la Parque
 Ay cent fois garenti toy, les tiens. & ta barque.

Ainsi ie veux toujours seconder tes desseins,

Ainsi ie ne veux point que tes effortz soient vains,
 mais que si constamment tu as eu le courage

de venir de si loin rechercher ce rivage,

pour établir ici vn Royaume François,

et y faire garder mes statuts & mes loix.

Par mon sacré Trident, par mon sceptre ie jure
 que de favoriser ton projet i'auray cure,

et oncques ie n'auray en moy-même repos

qu'en tout cet environ ie ne voye mes flots

A hanner souz le faix de dix milles navires

qui facent d'un clin d'œil tout ce que tu desires.

Va donc heureusement, & poursui ton chemin

où le sort te conduit: car ie voy le destin

preparer à la France vn florissant Empire

En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire

Le renom immortel de De Monts & de toy

souz le regne puissant de HENRY votre Roy.

Neptune ayant achevé, vne trompette com-
 mence à éclater hautement & encourager les
 Tritons à faire de même. Ce pendant le sieur
 de Poutrincourt tenoit son epée en main, la-
 quelle il ne remit point au fourreau jusques à
 ce que les Tritons eurent prononcé comme
 s'ensuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grād Sagamos) tu peux te dire heureux

Puis qu'un Dieu te promet favorable assistance

En l'affaire important que d'un cœur vigoureux
 Hardi tu entreprends, forçant la violence
 D'Æole, qui toujours inconstant & léger,
 Tantot adésquidés, † tantot poussé d'envie,
 Veut te precipiter, & les tiens, au danger.

† Mot de
 Sauvage,
 qui signi-
 fie Ami.

Neptune est un grand Dieu, qui cette ialousie
 Fera comme fumée en l'air évanouir:

Et nous ses postillons, malgré l'effort d'Æole
 Feron en toutes parts de ton courage ouir
 Le renom, qui desja en toutes terres vole.

DEUXIEME TRITON.

Si Iupiter est Roy és cieux
 Pour gouverner ça bas les hommes,
 Neptune aussi l'est en ces lieux
 Pour même effect; & nous qui sommes,
 Ses supposts, avons grand desir
 De voir le temps & la iournée
 Qu'ayes de tes travaux plaisir
 Apres ta course terminée,
 Afin qu'en ces côtes ici
 Bien-tot retentisse la gloire
 Du puissant Neptune: & qu'ainsi
 Tu eternises ta memoire.

TROISIEME TRITON.

France, tu as occasion
 De louer la devotion
 De tes enfans dont le courage
 Se montre plus grand en cet âge
 Qu'il ne fit onc és siecles vieux,
 Estans ardemment curieux
 De faire eclater tes loüanges
 Jusques aux peuples plus estranges,

DE LA NOUVELLE FRANCE, 15

Et graver ton los immortel
Même souz ce monde mortel.

Aide doncques & favorise
Vne si loiiable entreprise,
Neptune s'offre à ton secours
Qui les tiens maintiendra toujours
Contre toute ^Phumaine force,
Si quelqu'un contre toy s'efforce.

„ Il ne faut jamais rejeter

„ Le bien qu'un Dieu nous veut preter.

QUATRIEME TRITON.

Celui qui point ne se hazarde
Montre qu'il a l'ame coiuarde,
Mais celui qui d'un brave cœur
Meprise des flots la fureur
Pour un sujet rempli de gloire
Fait à chacun aisément croire
Que de courage & de vertu
Il est tout ceint & revetu,
Et qu'il ne veut que le silence
Tienne son nom en oubliance.

Ainsi ton nom (grand Sagamos)
Retentira dessus les flots
D'or-en-avant, quand dessus l'onde
Tu decouvres ce nouveau monde,
Et y plantes le nom François,
Et la Majesté de tes Rois.

CINQVIEME TRITON.

Vn Gascon prononça ces vers à peu
près en sa langue.

Sabets aquo que volio diro,
Aqueste Neptune bieillart.

L'autre jou faisio del bragart,
Et comme un bergabant se miro.

N'agaires que faisio l'amon,
Et baisavo vne jeune hillo
Qu'ero plan polide & gentillo,
Et la cerquavo quadejon.

Bezets, ne vous siz ets pas trop
En aquels gens de barbos grisos,
Car en aquelos entreprisos
Els ban lou trot & lou galop.

SIXIEME TRITON.

Vive HENRI le grand Roy des François
Qui maintenant fait vivre souz ses loix
Les nations de sa Nouvelle-France,
Et souz lequel nous avons esperance
De voir bien-tot Neptune reveré
Autant ici qu'onq' il fut honoré
Par ses sujets sur le Gaullois rivage,
Et en tous lieux où le brave courage
De leurs ayeuls jadis les a porté.
Neptune aussi fera de son côté
Que leurs neveux s'employans sans feintise
A l'ornement de leur belle entreprise,
Tous leurs desseins il favorisera,
Et prosperer sur ses eaux il fera.

Cela fait, Neptune s'équarte vn petit pou
faire place à vn canot, dans lequel estoien
quatre Sauvages, qui s'approcherent appor
tans chacun vn present audit sieur de Pou
trin-court.

PREMIER SAVVAGE.

Le premier Sauvage offre vn quartier d'Ellan,
ou Orignac, disant ainsi.

De la part des peuples Sauvages
 Qui environnent ces païs
 Nous venons rendre les hommages
 Deuz aux sacrées Fleur-de-lis
 Es mains de toy, qui de ton Prince
 Representes la Majesté,
 Attendans que cette province
 Faces florir en pieté,
 En mœurs civils, & toute chose
 Qui sert à l'establissement
 De ce qui est beau, & repose
 En un Royal gouvernement.

Sagamos, si en noz services
 Tu as quelque devotion,
 A toy en faisons sacrifices
 Et à ta generation.

Noz moyens sont un peu de chasse
 Que d'un cœur entier nous t'offrons,
 Et vivre toujours en ta grace
 C'est tout ce que nous desirons.

DEUXIEME SAVVAGE.

Le deuzième Sauvage tenant son arc & sa
 fleche en main, donne pour son present des
 peaux de Castors, disant:

Voici la main, l'arc, & la fleche
 Qui ont fait la mortele breche
 En l'animal de qui la peau
 Pourra servir d'un bon manteau
 (Grand Sagamos) à ta hauteur.

Reçoy donc de ma petitesse
 Cette offrande qu'à ta grandeur
 J'offre du meilleur de mon cœur.

LES MYSES
TROISIEME SAVVAGE.

Le troisieme Sauvage offre des *Matachiaz*,
c'est à dire, echarpes, & brasselets faits de
la main de sa maitresse, disant:

*Ce n'est seulement en France
Que commande Cupidon,
Mais en la Nouvelle-France,
Comme entre vous, son brandon
Il allume; & des ses flammes
Il rotit nos pauvres ames,
Et fait planter le bourdon.*

*Ma maitresse ayant nouvelle
Que tu devois arriver,
M'a dit que pour l'amour d'elle
I'eusse à te venir trouver,
Et qu'offrande ie te fisse
De ce petit exercice
Que sa main à sceu ouvrer.*

*Reçoy doncques d'allegresse
Ce present que ie t'adresse
Tout rempli de gentillesse
Pour l'amour de ma maitresse
Qui est ores en detresse,
Et n'aura point de liesse
Si d'une prompte vitesse
Ie ne lui di la caresse
Que m'aura fait ta hauteesse.*

QUATRIEME SAVVAGE.

Le quatrieme Sauvage n'ayât heureusement
chassé par les bois, se presente avec vn har-
pon en main, & apres ses excuses faites, dit
qu'il s'en va à la péche.

SAGAMOS, pardonne moy
 Si ie viens en telle sorte,
 Si me presentant à toy
 Quelque present ie n'apporte.
 Fortune n'est pas toujours
 Aux bons chasseurs favorable,
 C'est pourquoy ayant recours
 A un maitre plus traitable,
 Apres avoir maintefois
 Invoqué cette Fortune
 Brossant par l'epés des bois,
 Ie m'en vay suivre Neptune,
 Que Diane en ses forêts
 Ceux qu'elle voudra caresse,
 Ie n'ay que trop de regrets
 D'avoir perdu ma jeunesse
 A la suivre par les vaux,
 Par les monts, & par les plaines,
 Avecque mille travaux,
 Souz des esperances vaines.

Maintenant ie m'en vay voir
 Par cette côte marine
 Si ie pourray point avoir
 Dequoy fournir ta cuisine:
 Et cependant si tu as
 Quelque part en ta chaloupe
 Vn peu de caraconas, †
 Fournis-en moy & ma troupe.

† C'est du
pain.

Apres que Neptune eut esté remercié par
 le sieur de Poutrincourt de ses offres au bien
 de la France, les Sauvages le furent sembla-
 blement, de leur bonne volonté & devotion;

& invitez de venir au Fort Royal prendre du *caracona*. A l'instant la troupe de Neptune chante en Musique à quatre parties ce qui qui sensuit:

*Vray Neptune donne nous
Contre tes flots assurance,
Et fay que nous puissions tous
Vn jour nous revoir en France.*

La Musique achevée, la trompette sonne derechef, & chacun prent sa route diversement: les Canons bourdonnent de toutes parts, & semble à ce tōnerre que Proserpine soit en travail d'enfant: ceci causé par la multiplicité des Echoz que les côtaux s'envoient les vns aux autres, lesquels durent plus d'un quart d'heure.

Le Sieur de Poutrincourt arrivé près du Fort Royal, vn compagnon de gaillarde humeur qui l'attendoit de pié ferme, dit ce qui s'ensuit.

*Après avoir long temps (Sagamos) désiré
Ton retour en ce lieu, en fin le ciel iré
A eu pitié de nous, & nous monstrant ta face
Il nous fait paroître vne incroyable grace.
Sus doncques rotisseurs, depensiers, cuisiniers,
Marmitons, patissiers, fricasseurs, taverniers,
Mettez dessus dessous pots & plats & cuisine,
Qu'on baille à ces gens ci chacun sa quarte pleine,
Je les voy alterez licut terra sine aqua.
Garson depeche-toy, baille à chacun son K.
Cuisiniers, ces canars sont ilz point à la broche?
Qu'on tuë ces poulets, que cette oye on embroche,*

*Voici venir à nous force bons compagnons
 Autant deliberez des dents que des roignons.
 Entrez dedans, Messieurs, pour vôtre bien-venue,
 Qu'avant boire chacun hautement éternue,
 A fin de decharger toutes froz des humeurs
 Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.*

Je prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien limées que les hommes delicats pourroient desirer. Elles ont esté faites à la hate. Mais neâtmoin*s* ie les ay voulu inserer ici, tant pour ce qu'elles servent à nôtre histoire, que pour montrer que nous vivions joyeusement. Le surplus de cette action se peut voir à la fin du chap. 45. liv. 2. de mon Histoire de la Nouvelle France, pa. 617.

A--DIEU

A LA NOUVELLE-
 FRANCE.

Du 30. Juillet 1607.



*AVT-il abandonner les beautez de ce lieu
 Et dire au PORT ROYAL un eternal
 Adieu?*

*Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance
 En l'établissement d'une Nouvelle-France?
 Que nous sert-il d'avoir porté tant de travaux,
 Et des flots irritez combattu les assaux,
 Si nôtre espoir est vain, & si cette province
 Ne flechit souz les loix de HENRY nôtre Prince?
 Que vous servira-il d'avoir insque ici
 Fait des frais inutils, si vous n'avez souci
 De recueillir le fruit d'une longue depense,
 Et l'honneur immortel de vôtre patience?*

*Cet Adieu
 fut com-
 mencé au
 Port Roy-
 al, & con-
 tinué sur
 la mer.
 Voy le cb.
 47. liv. 2.
 de mon
 Histoire
 de la Nou-
 velle Fr.
 pa. 629.
 & 630.*

Ha que j'ay de regrets que vous ne sçavez pas
De cette terre ici les attrayans appas.

Et bien que le Flamen vous ait fait vne injure,
L'injure bien souvent se rend avec usure.

Il faut doncques partir, il faut appareiller,
Et au port Sainct-Malo aller l'ancre mouiller.

P E R E D E L' V N I V E R S , qui commandes
aux ondes,

Et qui peux assécher les mers les plus profondes,
Donne nous de franchir les abymes des eaux
Dont tu as separé tous ces peuples nouveaux
Des peuples baptizés, & sans aucun naufrage
Du royaume François voir bien-tot le rivage.

Adieu donc beaux côtaux & montagnes aussi,
Qui d'un double rempar ceignez ce Port ici.

Adieu vallons herbus que le flot de Neptune
Va baignant largement deux fois à chaque lune,
Pour donner nourriture aux arborés Ellans,
Et autres animaux qui ne sont pas si grans,
Et au gibier aussi, qui pour trouver pâture
Y vient de tous côtez tant qu'il y a verdure.

Adieu mon doux plaisir fontaines & ruisseaux,
Qui les vaux & les monts arrousez de vos eaux.

Pourray-ie t'oublier belle ile forêtiere

Riche honneur de ce lieu & de cette riviere?

Je prise de ta sœur les aimables beautés,

Mais je prise encor plus tes singularités.

Car comme il est scant que celui qui commande

Porte vne Majesté plus auguste & plus grande

Que son inferieur; ainsi pour commander

Tu as le front haussé qui te fait regarder

A l'environ de toy vne ondoyante plaine,

Voy le
chap. 33.
du liv. 2.
par. 480.
481.

Dans le
Port Roy-
al il y a
deux bel-
les iles.
Cette ci
est celle
qui est
devant
notre
Fort.

Et la terre alentour suiette à ton domaine.
 Tes rives sont des rocs, soit pour tes batimens,
 Soit pour d'une cité jeter les fondemens.
 Ce sont en autres parts une menuë arene,
 Où mille fois le jour mon esprit se pourmene.
 Mais parmi tes beautés j'admire un ruisselet
 Qui foule doucement l'herbage nouvelet
 D'un vallon qui se baisse au creux de ta poitrine,
 Precipitant son cours dedans l'onde marine.
 Ruisselet qui cent fois de ses eaux m'a tenté,
 Sa grace me forçant lui prêter le côté.
 Ayant donc tout cela, Ile haute & profonde,
 Ile digne séjour du plus grand Roy du monde,
 Ayant, di-ie, cela; quest-ce qui te defaut
 A former pardeça la cité qu'il nous faut,
 Sinon d'avoir prés soy un chacun sa mignonne
 En la sorte que Dieu & l'Eglise l'ordonne?
 Car ton terroir est bon & fertile & plaisant,
 Et oncques son culteur n'en sera deplaisant.
 Nous en pouvons parler, qui de mainte semence
 Y iettée, en avons certaine experience.
 Que puis-ie dire encor digne de ton beau los?
 Ajouteray-ie ici que dedans ton enclos
 Se trouvent largement produits par la Nature
 Framboise, fraises, pois, sans aucune culture?
 Ou bien diray-ie encor tes verdoians lauriers,
 Tes Simples inconnus, tes rouges grozeliers?
 Non, mais tant seulement sans sortir tes limites,
 Je toucheray ici les nombreux exercites
 Des peuples écaillez qui viennent chaque jour,
 Suivans le train du flot te donner le bon-jour.
 Si tot que du Printemps la saison renouvelle

Poissons. L' Eplan vient à foison, qui t'apporte nouvelle
 Voyle ch. Que Phœbus élevé dessus ton horizon
 De la pê- A chassé loin de toy l'hivernale saison.
 chérie,
 liv. 3. Le Haren vient apres avecque telle presse
 Voy le ch. Que seul il peut remplir un peuple de richesse,
 46 liv. 2. Mes yeux en sont témoins, & les vôtres aussi
 pa. 626. Qui de nôtre pâture avés eu le souci,
 Quand, ailleurs occupez, vôtre main diligente
 Ne pouvoit satisfaire à la chasse plaisante
 Qu'envoioit en voz rets l'ecluse d'un moulin.
 Le Bar suit par-apres d'un Haren le chemin.
 Et en un même temps la petite Sardine,
 La Crappe, & le Houmar, suit la côte marine
 Pour un semblable effect; le Dauphin l'Eturgeon
 Y vient parmi la foule avecque le Saumon,
 Comme font le Turbot, le Pounamou, l'Anguille,
 L'Alose, le Fletan, & la Loche & l'Equille:
 Equille qui, petite, as imposé le nom
 C'est la A ce fleuve de qui ie chante le renom.
 riviere de Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage
 l'Equille, De peuples qui te font par chacun jour homage,
 qui se dé- Le Colin, le Loubar, l'Encornet le Crapan,
 charge au Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin, le Macreau,
 Port Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse
 Royal, Se veautre au clair du jour sur ta vase bourbense,
 mainte- Tu as le Chien, la Plie, & mille autres poissons
 nant dite Que ie ne conoi point, de tes eaux nourrissons.
 la riviere T'airay ie la Moruë heureusement feconde,
 des Dau- Qui par tout cette mer en toutes parts abonde?
 phins. Moruë si tu n'es de ces mets delicats
 Voyle ch. Dont les hommes frians assaisonnent leurs plats,
 33 du l. 2. Je diray toutefois que de toy se sustente,
 pa. 481.

Préque tout l'Univers. O que sera contente
 Celle personne un jour, qui à sa porte aura
 Ce qu'un monde éloigné d'elle recherchera!
 Belle ile tu as donc à foison cette manne,
 Laquelle j'aime mieux que de la Taprobane
 Les beautez que l'on feint dignes des bien-heureux
 Qui vont buvans des Dieux le Nectar savoureux.
 Et pour montrer encor ta puissance supreme,
 La Balene t'honore & te vient elle-même
 Saluer chacun jour, puis l'ebela conduit
 Dans le vague Ocean où elle a son deduit.
 De ceci ie rendray fidele temoignage,
 L'ayant veu maintefois voisinier ce rivage,
 Et à-l'aise nouër parmi ce port ici.

Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci
 S'écartent quand Phœbus veut approcher la borne
 Du celeste manoir, où git le Capricorne,
 Et vont chercher l'abri du profond de Thetys,
 Ou d'un terroir plus doux vont suivant le pâtis
 Seulement pres de toy en cette saison dure
 La Palourde, la Coque, & la Moule demeure
 Pour sustenter celui qui n'aura de saison
 (Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson,
 Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse
 Jusqu'à ce la faim le contraigne & pourchasse:
 Et temps n'est toujours favorable au chasseur
 Qui ne souhaite point d'un beau temps la douceur,
 Mais vne forte glace, ou des neiges profondes,
 Quand le Sauvage veut tirer du fond des ondes
 L'industrioux Castor (qui sa maison batit
 Sur la rive d'un lac, où il dresse son liêt
 Fouté d'une façon aux hommes incroyables.

Voyle ch.
 43. liv. 2.
 pa. 589.

Plin. li. 9.
 chap. 15.
 dit que
 tous pois-
 sons sentent
 l'hiver.

Il y a en-
 core des
 Tortues
 au Port
 Royal: &
 des Trui-
 tes es ruis-
 seaux. On
 n'a encore
 recones
 les poissons
 des lacs.

Et plus que noz palais mille fois admirable,
 Y laissant vers le lac un conduit seulement
 Pour s'aller égayer souz l'humide clement)
 Ou quand il veut quêter parmi les bois le gîte
 Soit du Royal Ellan, soit du Cerf au pié-vite,
 Du Lapin, du Renart, du Caribou, de l'Ours,
 De l'Ecurieu, du Loure à-la-peau-de-velours,
 Du Porc-epic, du Chat qu'on appelle sauvage,
 (Mais qui du Leopard ha plustot le corpsage)
 De la Martre au-doux-poil dont se vétent les Rois,
 Ou du Rat porte-musc, tous hôtes de ces bois,
 Ou de cet animal qui tout chargé de graisse
 De hautement grimper ha la subtile adresse,
 Sur un arbre élevé sa loge batissant

Pour decevoir celui qui le va pourchassant,
 Et vit par cette ruse en meilleure assurance
 Ne craignant (ce lui semble) aucune violence,
 Nibachés est son nom. Non que sur le printemps
 N'ait à cette chasse aussi son passe-temps,
 Mais alors du poisson la peche est plus certaine.

Adieu donc ie te dis, ile de beauté pleine,
 Et vous oiseaux aussi des eaux & des forêts
 Qui serez les témoins de mes tristes regrets.
 Car c'est à grand regret, & ie ne le puis taire,
 Que ie quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire.
 Car c'est à grand regret qu'ores ici ie voy
 Ebranlé le sujet d'i enter nôtre Foy,
 Et du grand Dieu le nom caché souz le silence,
 Qui à ce peuple avoit touché la conscience.

Aigles qui des hantz Pins habitez les sommets
 Puis qu'à vous Iupiter a commis ses secrets,
 Allez dedans les cieux annoncer cette chose,

Il y a
 aussi des
 Loups au
 Port Roy-
 al que les
 Sauvages
 prennent
 à la traps.
 avec une
 amorce de
 chair,
 mais ilz
 n'en man-
 gent point

Nous
 à vous de-
 schez des
 Aigles.

Et combien de douleur i'en ay en l'ame enclose,
 Puis revenez soudain au Monarque François
 Lui dire le decret du puissant Roy des Rois.
 Car à lui est du ciel donné cet heritage,
 Afin que souz son nom ci-aprés en tout âge
 L'Eternel soit ici saintement adoré,
 Et de cent nations son grand nom reveré:
 Et pour mieux l'émonvoir à cette chose faire,
 Par cent sortes de biens il l'a voulu attraire,
 Ayant à noz labeurs fait selon noz desirs,
 Et iceux terminé de dix milles plaisirs.
 Car la terre ici n'est telle qu'un fol l'estime,
 Elle y est plantureuse à cil qui sçait l'escrime
 Du plaisant jardinage & du labour des champs.

Et si tu veuX encor des oiseaux les doux chants,
 Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote,
 Et maint autre inconnu, qui plaisamment gringote
 En la jeune saison. Si tu veuX des oiseaux
 Qui se vent repaissant sur les rives des eaux,
 Elle a le Cormorant, la Mauve, la Marmette,
 L'Outarde, le Heron, la Gruë, l'Alouette,
 Et l'Oye, & le Canard. Canard de dix façons,
 Dont autant de couleurs sont autant d'hameçons
 Qui ravissent mes yeux. Desires-tu encore
 De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore?
 Elle a l'Aigle, le Duc, le Faucon le Vantour,
 Le Sacre, l'Eprevier, l'Emerillon, l'Autour,
 Et bref tous les oiseaux de haute volerie,
 Et outre iceux aussi vne bende infinie
 Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis,
 L'Aigrette, le Coucou, la Becasse, & Mauvis,
 La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle,

au som-
met des
Pins tres-
hauts au
Port
Royal.

Oiseaux.
Voy le
chapitre
de la Fau-
connerie
liv. 3.
pa. 821.

Le Ramier, la Verdier, avec la Tourterelle,
 Le Beche-bois huppé, le lascif Passereau,
 La Perdrix bigarrée, & aussi le Corbeau.

Que te diray-ie plus? Quelqu'un pourra-il croire
 Que Dieu même ait voulu manifester sa gloire
 Creant un oiselet semblable au papillon
 (Du moins n'excede point la grosseur d'un grillon)
 Portant dessus son dos un vert-doré plumage,
 Et un teint rouge-blanc au surplus du corp-sage?
 Admirable oiselet, pourquoy donc, envieux,
 T'es-tu cent fois rendu invisible à mes yeux,
 Lors que legerement me passant à l'oreille
 Tu laissois seulement d'un doux bruit la merveille?
 Je n'eusse esté cruel à ta rare beauté,
 Comme d'autres qui t'ont mortellement traité,
 Si tu eusses daigné à moy te venir rendre.
 Mais quoy tu n'as voulu à mon desir entendre.
 Je ne lairray pourtant, de celebrer ton nom,
 Et faire qu'entre nous tu sois de grand renom.
 Car ie t'admire autant en cette petitesse
 Que ie fay l'Elephant en sa vaste hauteesse.
 Niridau c'est ton nom que ie ne veux changer
 Pour t'en imposer un qui seroit étranger.
 Niridau oiselet delicat de nature,
 Qui de l'abeille prens ta tendre nourriture
 Pillant de noz jardins les odorantes fleurs,
 Et des rives des bois les plus rares douceurs,
 A ces hôtes de l'air pourray-ie sans offense
 D'un petit peuple ailé ajouter l'excellence?
 Ce sont Mouches, de qui sur le point de la nuit
 La brillante clarté parmi les bois reluit
 Voletans çà & là d'une presse si grande,

Que du ciel étoilé la lumineuse bende
Semble n'avoir en soy plus d'admiration.

Faisant doncques ici commemoration
Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable
Que vous y teniez rang & place convenable.

Mais puis que ja desja noz voiles sont tendus,
Et allons revoir ceux qui nous pensent perdus,
Je dis encore Adieu à vous beaux jardinages,
Qui nous avez cet an repeu de vos herbages,
Voire aussi soulagé nôtre nécessité
Plus que l'art de Pæon n'a fait nôtre santé.
Vous nous avez rendu certes en abondance
Le fruit de noz labeurs selon nôtre semence.

Hé que sera-ce donc s'il arrive jamais
(Ce qu'il est de besoin qu'on face desormais)
Que la terre ici soit vn petit mignardée,
Et par humain travail quelquefois amendée?
Qui croira que le segle, & la chanve, & le poi
Le chef d'un jeune gars ait surpassé deux fois?
Qui croira que le blé que l'on appelle d'Inde
En cette saison-ci si hautement se guinde,
Qu'il semble estre porté d'insupportable
Pour se rendre hautain, aux arbrisse.
Hâ que ce m'est grand dueil de ne pou
Le fruit qu'en peu de tēps vous promettie
Que ce m'est grand émoÿ de ne voir la ja
Quand ici meuriront la Courge, le Melo
Et le Cocombre aussi: & suis en même
De ne voir point meuri mon Froment, mo
Et mon Orge & mon Mil, puis que le So.
En ce petit travail m'a beni de sa main.
Et toutefois voici de ce mois le trentième,

Voy le ch.
24 liv. 3.

Mois qui jadis estoit en ordre le cinquième.

Voyle ch. Peuples de toutes parts qui estes loin d'ici

45. liv. 2. Ne vous émerveillez de cette chose ci,

pa. 624. Et ne nous tenez point comme en region froide,

Ce n'est point ici Flandre, Ecosse, ni Suede,

La mer ici ne gele, & les froides saisons

Ne m'ont oncques forcé d'y garder les tisons.

Et si chez vous l'eté plustot qu'ici commence,

Plustot vous ressentez de l'hiver l'inclemence.

Voyle ch. Mais tu restes encor, Poutrincourt, attendant

48. liv. 2. Que ta moisson soit prête: & nous-nous cependant

pa. 643. Faisons voile à Campseau où t'attend la navire

Qui de là nous doit tous en la France conduire.

Cependant beaux epics meurissez vitement,

Dieu le Dieu tout-puissant vous doit accroissement,

Afin qu'un jour ici retentisse sa gloire

Lors que de ses bien-faits nous ferons la memoire.

Entre lesquelz bien-faits nous conterons aussi

Le soin qu'il aura eu de prendre a sa merci

Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages

Hôtes de ces forêts & des marins rivages,

Et cent peuples encor qui sont de tous côtez

Au su, à l'Oest, au Nort de pié-ferme arretez

Qui aiment le travail, qui la terre cultivent,

Et, libres, de ses fruits plus contens que nous vivent

Mais en ce deplorable est leur condition,

Que du siecle futur ilz n'ont l'instruction.

Pourquoy, ô Tout-puissant, pourquoy donc cette race

As-tu jusques ici rejetté de ta face,

Et pourquoy laisse tu devorer à l'enfer

Tant d'humains qui devroient dessus lui triompher,

Peu qu'ilz sont come nous ton oeuvre & ta facture,

Et ont de toy receu nôtre fraile nature?
 Ouvre donc les thresors de tes compassions,
 Et verse dessus eux tes benedictions,
 Afin qu'ilz soient bien-tot ton sacré heritage,
 Et chantent hautement tes bontés en tout âge,
 Si-tot que ton Soleil sur eux éclairera,
 Aussi-tot cette gent t'adorer on verra.
 Temoins soient de ceci les propos veritables
 Que Poutrincourt tenoit avec ces miserables
 Quand il leur enseignoit nôtre Religion,
 Et souuent leur monstroit l'ardente affection
 Qu'il avoit de les voir dedans la bergerie
 Que Christ a racheté par le pris de sa vie.
 Eux d'autre part emeus clairement temoignoient
 Et de bouche & de cœur le desir qu'ilz avoient
 D'estre plus amplement instruits en la doctrine
 En laquelle il convient qu'un fidele chemine.

Où estes vous Prelats, que vous n'avez pitié
 De ce peuple qui fait du monde la moitié?
 Du moins que n'aidez-vous à ceux de qui le Zele
 Les transporte si loin comme dessus son aile
 Pour établir ici de Dieu la sainte loy
 Avecque tant de peine, & de soin, & d'émoy?
 Ce peuple n'est brutal, barbare, ni Sauvage,
 Si vous n'appellez tels les hommes du vieil âge,
 Il est subtile, habile, & plein de jugement,
 Et n'en ay coneu un manquer d'entendement,
 Seulement il demande un pere qui l'enseigne
 A cultiver la terre, à façonner la vigne,
 A vivre par police, à estre menager,
 Et souz des fermes toits ci-apres heberger.
 Au reste à nôtre égard il est plein d'innocence

Voy au-
 tre exhor-
 tatiõ aux
 Prelats
 liv. 2. ch.
 39. p. 547

Si de son createur il avoit la science.
 Que s'il ne le conoit, sa bouche ni son cœur
 Ne ravit point à Dieu par blasphème l'honneur,
 Il ne sçait le metier de l'amoureux bruvage,
 De l'aconite aussi il ne sçait point l'usage,
 Sa bouche ne vomit nos imprecations,
 Son esprit ne s'addonne à nos inventions,
 Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle
 D'un souci devorant son ame ne bourrelle.
 Mais il a du Gaullois cette hospitalité
 Qui tant l'a fait priser en son antiquité.
 Son vice le plus grand est qu'il aime vengeance
 Lors que son ennemi lui a fait quelque offense.

Je vous di donc Adieu, pauvre peuple, & ne puis
 Exprimer la douleur en laquelle ie suis
 De vous laisser ainsi sans voir qu'on ait encore
 Fait que quelqu'un de vous son Dieu vrayment
 adore.

Sortons donc de ce Port à la faveur de l'Est,
 Car en ces côtes ci est ordinaire l'Ouest;
 Puis, souvent cette mer est de brumes couverte,
 Qui des hommes peu cauts cause l'extreme perte.

Adieu pour un dernier Rochers haut elevés,
 Qui orgueilleusement voz grottes soulevés,
 D'où distillent sans fin des pluies abondantes
 Que leur versent les eaux des montagnes coulantes.

Adieu doncques aussi Grottes qui m'avez pleu
 Quand souz vôtre labris au clair du jour i'ay veu
 Figurées d'Iris les couleurs agreables.

Ores que nous voions les flots épouvantables
 Du profond Ocean, pourray-je bien passer
 Sans saluer de loin, ou quelque Adieu laisser

A la terre qui a receuë nôtre France
 Quand elle vint ici faire sa demeure?
 Ile, ie te saluë, ile de Sainte Croix,
 Ile premier sejour de noz pauvres François, Voyle ch.
 Qui souffrirent chez toy des choses vrayemēt dures, 36. l. 2.
 Mais noz vices souvent nous causent ces injures. pa. 506.

Je revere pourtant ta freche antiquité,
 Les Cedres odorans qui sont à ton côté,
 Tes Loges, tes Maisons, ton Magazin superbe,
 Tes Jardins étouffez parmi la nouvelle herbe:
 Mais i'honore sur tout à-cause de noz morts
 Le lieu qui saintement tient en depost leurs corps,
 Lequel ie n'ay peu voir sans un effort de larmes,
 Tant m'ont navré le cœur ces violentes armes.

Soyez doncques en paix, & puissiez vous un jour
 Vous trouver glorieux au celeste sejour. (gloire

Mais cependant, DE MONTS, tu emportes la
 D'avoir sur mille morts obtenu la victoire,

Temoignage certain de ta grande vertu,
 Soit quand tu as des flots la fureur combattu

En venant visiter cette étrange province
 Pour suivre le vouloir de HENRY nôtre Prince,

Soit lors que tu vois mourir devant tes yeux
 Ceux-là qui t'ont suivi en ces funestes lieux.

Je vous laisse bien loin, pepinieres de Mines Voyle ch.
 Que les rochers massifs logent dedans leurs veines, 33. liv. 2.
 Mines d'airain, de fer, & d'acier, & d'argent, pa. 482.

Et de charbon pierreux, pour saluer la gent
 Qui cultive à la main la terre Armouchiquoise,

Je te saluë donc nation porte-noise Voyle ch.
 (Car tu as envers nous forfait par trahison) 45. liv. 2.
 Pour te dire qu'un jour nous aurons la raison pa. 609.

Avecque plus d'effect de ton outrecuidance,
Si qu'entre nous sera maudite ta semence.

Mais ta terre ie veux saluer en tout bien,
Car un ample rapport elle nous fera bien
Quand elle sentira du François la culture.

Car en elle desja la provide Nature

A le raisin semé si plantureusement,

Voy le ch. Et en telle beauté, que Bacchus mémement

44. liv. 2. Ne scauroit invoqué lui faire davantage.

Mais son peuple ignorant ne scait du fruit l'usage.

Vsyle ch. Terre, tu as encor de fèves & de blés

de la Ter-
re. 24.

Tes greniers souz-terrains en la moisson comblés.

lin. 3.

Mais quoy que de tes biens tu donnes abondance

pa. 840.

Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance

Tels qu'avons veu la Chanve & la Courge & la

Noix,

Tes fèves tu ne veux, ni tes blés toutefois
Produire sans travail, mais ta grand' populace
D'un bois coupant te brise, & en mottes t'amasse
Pour (sur le renouveau) sa semence y planter.

Mais vne chose encor il me faut reciter

Qui pour sa rareté à l'écrire m'oblige,
C'est le fruit que produit de la chanve la tige,
Fruit digne que les Rois le tiennent précieux
Pour le repos du corps le plus délicieux:

C'est vne soye blanche & menuë & subtile
Que la Nature pousse au creux d'une coquille,
Soye qu'en maint usage employer on pourra,
Et laquelle en coton l'ouvrier façonnera,
Quand de bons artisans tu seras habitée
Par vne volonté de pié-ferme arrêtée.

Puisse-je voir bien-tot cette chose arriver,
Et le François soigneux à tes champs cultiver,
Arriere des soucis d'une peineuse vie,
Loin des bruits du commun, & de la piperie.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
J'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. LESCARBOT.

A MONSIEUR DE MONTS
Lieutenant general pour le Roy en la
Nouvelle-France.

O D E.



TOUT ce que l'homme possède,
Ce qu'il a de riche & beau
Ne trouve point de remede
Pour eviter le tombeau.

La vertu seule immortelle

Constante & ferme en tout temps
Resiste à la mort cruele
Et à la lime des ans.

Tant de Rois & tant de Princes,
De heros & de Cefars
Qui ont acquis des provinces
Et thresors en maintes parts.

En fin sont proye à la terre,
Et la Vertu seulement
Fait leur nom voler grand' erre
Par dessus le Firmament.

Fait au
voyage
de l'An-
them à
l'ile S.
Croix.

DE MONTS, tu sçais que la vie
 Nous est donnée des cieux
 Non pour estre ensevelie
 En un corps peu soucieux.

Mais pour estre secourable
 A celui qui a besoin
 Que quelque Dieu favorable
 De son mal-heur prenne soin.

Et chercher la vraye gloire
 Par un chemin non tenté,
 Faisant que nôtre memoire
 Vive à l'immortalité.

C'est le desir qui t'enflamme,
 Et qui possède ton cœur,
 Quand pour eviter le blame
 Qui suit l'homme sans honneur,

Tu entreprends un ouvrage
 Tout auguste & glorieux,
 Si qu'à iamais chacun âge
 Aura ton nom precieux.

Car si-tost que de ton Prince
 As eu le commandement
 Pour conoitre la province
 Mise en ton gouvernement.

Ainsi qu'un Aigle qui vole
 D'un trait leger, tout soudain
 Prompt à suivre sa parole,
 Tu as pris un vol hautain.

Et du tempéteux Nerée
 Meprisant tous les efforts
 De ta terre desirée
 Tu as en fin veu les ports.

Les nations qui n'ont oncques,
Admis la sujetion

A tes mandemens adonques
Ont fait leur submission.

Sage, tu leur as fait voir
Les beautez de la justice,
Et ton redouté pouvoir,
Et les biens de la police.

Mêmes tu as fait encore,
Que maint barbare en ces lieux
En son ame Christ adore,
De son salut soucieux.

Arriere d'ici, arriere
Timides & cazaniers,
Qui dedans vôtre barriere,
Toujours estes prisonniers.

Vous qui n'avez soin ni cure
De faire que vôtre nom
Contre la mort même dure
En perdurable renom

DE MONTS, tu n'es pas de mêmes,
Car lors qu'en France de Mars
Ont cessé les stratagemes,
Recherchant d'autres hazars.

Tu as consacré ta vie
A l'Eternel, pour sa loy
Rendre en ces terres suivie
Souz le vouloir de ton Roy.

Mais ce n'est fait qui commence,
Il faut chanter desormais
De Dieu la magnificence
D'un ton plus haut que jamais.

Neptune te favorise
 Et Ceres pareillement,
 Afin que ton entreprise
 Ait un meilleur fondement.

Diray-ie que sans culture
 Le Pere de Liberté
 Laisse produire à Nature
 La vigne qu'il a planté?

Non ici, ie le confesse,
 Mais en lieu d'un autre espoir,
 Oï l'homme à la longue tresse
 Ha son sablonneux terroir.

C'est la terre Armouchiquoise,
 Qui son gros blé te produit;
 Et encore l'Iroquoise,
 Qui donne maint autre fruit.

Nôtre France fromenteuse
 N'a ses vignes de tout temps.
 La peine laborieuse
 L'a fait telle avec les ans.

Courage, doncques, courage,
 Continue ton dessein,
 Ayant ce bel avantage,
 Qui de bon espoir est plein.

Le Tout-puissant même change
 Ici les froides saisons,
 Et à cette terre étrange
 Promet de riches moissons.

A MONSIEUR DE
POVTRINCOVRT GRAND
Sagamos en la Nouvelle-France.

O D E.



Q U O Y que tu n'aïles cherchant
(POVTRINCOVRT) cette loüange
Qui va mêmes allechant
Ceux qui gisent en la fange:
Ton merite toutefois,

Ta pieté ton courage,
Forcent ma lyre, & ma voix
A les chanter l'herbage
Que l'Equille de ses eaux,
Ou plustot Neptune arrose,
Tandis qu'au bruit des ruisseaux
A l'écart ie me repose.

Après avoir longuement
Comme un athlete Gregeois
Luité courageusement
Parmi les champs des François.
Saoul d'alarmes & combats,
Et des assaux de Bellone,
Ores tu prens tes ébats
Avec Cerés & Pomone.

Et deça delà portés,
Suivans Neptune à la danse,
Tu nous fais voir les beautés
De cette Nouvelle-France.

Qui est celui qui t'a veu
 Oncques saisi de paresse?
 Qui est cil qui t'a coneu
 Semblable a cette Noblesse.

Qui met le point de l'honneur
 A commander sans prudence,
 Et n'avoir par son labeur
 D'aucun art l'experience?

Mais l'un & l'autre tu sçais,
 Et ta main infatigable
 Fait tous les jours des essais
 De chose à nous incroyable.

Car de tout art manuel
 T'est coneuë la pratique,
 Et se plait ton naturel
 Es ars de Mathematique.

Mêmes encore ce Dieu
 Qui fredonnant sur sa lyre
 Tient des Muses le milieu,
 Par toy bien souvent respire.

Les secrets de son sçavoir;
 Si que tout compris ensemble
 Au monde on ne sçauroit voir
 Rien que toy qui te ressemble.

C'est toy qu'il falloit ici
 Afin de bien reconoitre
 Ce que cette terre ici
 Rendroit vn jour à son maitre.

Tu l'as experimenté
 Tant que ton ame est contente
 Et de sa fidelité
 Tu as vne riche attente.

L'Eternel sur noz labeurs
 A estendu sa largesse,
 Et ses divines faveurs
 Nous remplissent d'allegresse.
 Lors qu'au lieu de verds lauriers
 Nous allons revoir la France
 Coronez des fruits premiers
 D'une longue patience.

AV SIEVR DE CHAMP-DORE
 Capitaine de Marine en la Nouvelle
 France.

SONNET.

SI des pilotes vieux le renom dure encore
 Pour avoir sceu voguer sur vne étroite mer,
 Si le monde à present daigne encore estimer
 Ariomene, avec Palinure & Pelore:

C'est raison (CHAMP-DORE) que nôtre âge
 t'honore,

Qui sçais par ta vertu te faire renommmer,
 Quand ta d'exterité empeche d'abimer
 La nef qui va souz toy du Ponant à l'Aurore.

Ceux-là du grand Neptune oncques la majesté
 Ne virent, ni le fond de son puissant Empire:
 Mais dessus l'Ocean journallement porté

Tu fais voir aux François des pais tout nouveaux,
 Afin que là un jour maint peuple se retire
 Faisant les flots gemir souz ses ailez vaisseaux.

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.

LA DEFAITE DES
SAUVAGES ARMOUCHI-
QUOIS PAR LE SAGAMOS
Membertou & ses alliez Sauvages,
en la Nouvelle-France, au mois
de Juillet 1607.

*Où se peuvent reconoitre les ruses de guerre desdits
Sauvages, leurs actes funebres, les noms de plusieurs
d'entre-eux, & la maniere de guerir leurs blessez.*

L y a quatre ans que Monsieur de Monts
Lieutenant general pour le Roy en la
Nouvelle-France, estant allé en ladite pro-
vince pour en reconoitre les côtes & les
peuples qui y sont, & trouver lieu pro-
pre pour l'habitation des François, il pacifia deux ou
trois nations qui de tout temps se sont fait la guerre.
Sçavoir les *Armouchiquois* & les *Souriquois*, avec les
Etechemins alliez d'iceux *Souriquois*, leur declarant que
quiconque commenceroit la guerre, ou en donneroit
occasion, il lui seroit ennemi. Apres avoir passé là envi-
ron quinze mois, & tenu ces peuples en crainte, il fut
contraint de s'en re venir en France, y laissant le Sieur du
Pont Gravé pour son Lieutenant. Mais comme le mau-
vais serviteur cesse de mal faire tant qu'il voit son
Maitre, pour la crainte qu'il a du chatiment: & s'il lui
voit tourner le dos, il retourne à son naturel: Ainsi fi-
rent les *Armouchiquois*, lesquels pensans que les Fran-
çois se fussent du tout retirez de la province, pource-
qu'ils avoient quitté la demeure de Sainte Croix pour
venir au Port Royal, à la premiere occasion tuèrent un
Sauvage *Souriquois* fort ami des François, nommé Pa-
noniac, lequel alloit troquer avec eux plusieurs mar-
chandises

chandises qu'il avoit receu desdits François. C'est ce qui est décrit en cette histoire Martiale. Outre laquelle s'y reconoit la façon de pleurer & ensevelir leurs morts, de guerroyer, de guerir les playes, & triompher entre lesdits Sauvages: même les noms d'iceux, dont plusieurs pourront estre curieux. Mais sur tout est subtil le stratagemme duquel vsa *Memberton* pour surprendre & decevoir les *Armouchiquis*, lors qu'il arriva au Port de *Choua-koet*. Car il ne montra point tout le peuple qu'il avoit, & parla à eux en simplicité, avec peu de gens. Les *Armouchiquois* pretendoient bien l'attrapper. Et se presentent sans armes, ayans laissé leurs arcs, carquois, masses & pavois en vn lieu à l'écart. Mais *Memberton* vsa d'une contrefinesse, se doutant bien de leurs ruses. Car souz couleur de leur faire des presens (comme il fit depuis) & de troquer avec eux (car ilz n'ont point l'usage de l'argent) des hardes qu'il avoit prins des François; apres avoir traité de paix il se presenta sans armes, & les siens de même. Mais il en avoit envoyé la moitié par terre environ la minuit, lesquels estoient au guer attendant le signal qui leur avoit esté donné; c'est de prendre la course & venir donner furieusement sur les *Armouchiquois* si-tot qu'ils oyroient le son d'une trompe qu'il devoit emboucher. Or les marchandises principales qu'il avoit porté estoient des armes, desquelles il lui estoit facile vser si-tot qu'il les auroit déployées. Ainsi prenant vne trompe entre plusieurs qui estoient parmi lesdites marchandises, & leur voulant montrer l'usage d'icelles, en ce faisant, par même moyen il appelle ses gens, lesquels comme il ouit venir, il feignit estre vne trahison faite par les *Armouchiquois*, & soudain lui & lesdites gens se faisissent des armes qu'il avoit étallées, & donnent dessus. Les *Armouchiquois* environnez de toutes parts, apres vne grande perte, reculans en arriere parviennent au lieu où ils avoient laissé leurs armes. Là le combat fut grand, la fortune diverse, & *Memberton* en danger de se voir deffait, ayant esté repoussé jusques sur la greve. En fin toutefois la mere de *Pononsac* decedé, pour lequel tout ceci se faisoit, se presentant à la façon

des anciennes Persanes, leur remit le cœur au ventre, & semblablement le pere dudit decedé, lequel impuissant de ses membres s'y estoit fait porter. En quoy se reconnoit combien ce peuple est âpre à la vengeance & d'un cœur vrayment noble, de ne pouvoir souffrir vne injure impunie. Membertou desiroit fort d'estre assisté de quelque nombre de François en cette guerre, mais il n'y eut moyen d'y satisfaire, pource que nous estions prelez de reprendre la route de France. Neantmoins si firent-ils bonne diligence. Car ilz furent de retour le neuvième d'Aoust deux jours auparavant le depart dudit Sieur de Poutrincourt, lequel dans vne chaloupe vint lui neuvième au long de la côte trouver la navire qui nous attendoit au port de Capseau, distant du Port Royal (où nous avons hiverné) de 150. lieues.

L'Auteur
veut dire
que cette
histoire
n'est point
fabuleuse.

NE ne chante l'orgueil du geant Eriarée,
Ni du fier Rodomont la fureur enivrée
Du sang dont il a teint préque tout l'U-
nivers.

Ni comme il a forcé les pivots des enfers:
Je chante Membertou, & l'heureuse victoire
Qui lui acquit naguere vne immortelle gloire
Quand il joncha de morts les chaps Armouchiquois
Pour la cause venger du peuple Souriquois.

Entre ces peuples-ci vne antique discorde
Fait que bien rarement l'un à l'autre s'accorde,
Et si par fois entre eux se traite quelque paix,
Cette paix se peut dire un attrappe-mais.

„ Car oncques le renart ne changea sa nature,
„ Et de garder la foy l'homme double n'eut cure.

Ceci n'a pas long temps se coneut par effect
Aux depens de celui qui me donne sujet
De dire qui a men Membertou & sa suite
De faire pour sa mort si sanglante poursuite.

Ce fut Panoniac (cartel estoit son nom)
 Sauvage entre les siens jadis de grand renom.
 Cetui cuidant avoir faite bonne alliance
 Avecque ces mechans, alloit sans deffiance
 Parmi eux conversant: memes il les aidoit
 Bien souvent du plus beau des biens qu'il possedoit.
 Mais pour cela la gent à mal faire addonnée
 Sa mauvaise façon n'a point abandonnée.
 Car ce Panoniac il n'y a pas dix mois
 Les estant allé voir (pour la dernière fois)
 Portant en ses vaisseaux marchandises diverses
 Pour en accommoder ces nations perverses,
 Eux qui sont de tout temps avides de butin,
 Sans aucune merci assomment leur voisin,
 Pillent ce qu'il avoit & en font le partage.
 Les compagnons du mort se sauvans à la nage
 Le cachent pour un temps à l'ombre d'un rocher,
 N'osans de ces matins à la chaude approcher.
 Car, pour en dire vray, la meurtriere cohorte
 Estoit contre ceux-ci & trop grande & trop forte.
 Mais comme de Phœbus les chevaux harassés
 Se furent retirez sous les eaux tout lassés,
 Ces enragés en fin abandonnans la place
 Laisserent là le corps tué à coups de masse,
 Lequel à la faveur de la sombreuse nuit
 Soudain par ses amis fut enlevé sans bruit,
 Et mis, non, comme nous, en depost à la terre,
 D'en un coffre de bois, ni au creux d'une pierre,
 Ains il fut embaumé à la forme des Rois
 Quel' Egypte pieuse embaumoit autrefois.
 Le peuple Etechemin de cette mort cruelle
 Recent tout le premier la mauvaise nouvelle,

Sujet de
la guerre.

Arzon-
chiquois
sont lar-
rons.

Les Saps-
vages con-
servent
les corps
morts.

Dueil des
Sauvages

Voy au
ch. dern.
de l'Hi-
stoire de
la Nouv.
France.

Exclama-
tion ef-
froyable
de Mem-
bertou.

Voy l'Hi-
stoire de
la Nouv.
France
2. c. 45.

D'où s'ensuivit un dueil si rempli de douleurs
Que le haut Firmament en ouit les clameurs.
(Car lors que cette gent la mort des siens lamente
Le voisinage ensemble à grans cris se tourmente)
Mais ce ne fut ici le brayment principal,
Car quand ce pauvre corps fut dans le Port Royal
Aux siens représenté, Dieu sçait cōbien de plaintes,
De cris, de hurlemens, de funebres complaints.
Le ciel en gemissoit, & les prochains cōtoux
Sembloient par leurs echoz endurer tous ces maux:
Les épesses forêts, & la riviere même
T'émoignoient en avoir une douleur extreme.
Huit jours tant seulement se passerent ainsi
Pour respect du François qui se rit de ceci.

Les services rendus à l'ombre vagabonde
(Qui du lac Stygieux a desja passé l'onde)
Et au corps là present, le Prince Souriquois
Commence à s'écrier d'une effroyable voix:
Quoy doncques, Membertou (dit-il en son langage)
Laira-il impuni un si vilain outrage?
Quoy doncques Membertou aura-il point raison
De l'excés fait aux siens & même à sa maison?
Verrai-je point jamais éteinte cette race
Qui de moy & des miens la ruine pourchasse?
Non, non, il ne faut point cette injure souffrir.
Enfans, c'est à ce coup qu'il nous convient mourir,
Ou bien par nôtre bras envoyer dix mille ames
De cette gent maudite aux eternelles flammes.

Nous avons près de nous des François le support
A qui ces chiens ici ont fait un même tort.
Cela est resolu, il faut que la campagne
Au sang de ces meurtriers dans peu de tēps se baigne.

A Et audin mon cher fils, & ton frere puisné
 Qui n'avez vôtre pere oncques abandonné,
 Il faut ores s'armer de force & de courage,
 Sus, allez vitement l'un suivant le rivage
 D'ici au Cap-Breton, l'autre à travers les bois
 Vers les Canadiens, & les Gaspeiinois
 Et les Etechemins annoncer cette injure,
 Et dire à nos amis que tous ie les conjure
 D'en porter dedans l'ame un vif ressentiment,
 Et pour l'effet de ce qu'ilz s'arment promptement
 Et me viennent trouver près de cette riviere,
 Ou ilz sçavent que i'ay plantée ma banniere.

Membertou n'eut plustot à ses gens commandé,
 Que chacun prent sa route où il estoit mandé,
 Et fit en peu de temps si bonne diligence,
 Qu'il sembla devancer un postillon de France,
 Si bien qu'au renouveau voici de toutes parts
 Venir à Membertou jeunes & vieux souldars
 Tous à ceci poussez d'esperances non vaines
 Souz l'asseuré guidon des braves Capitaines
 Chkoudun, & Oagimont, Memembouré,
 Kichkou,

Messamoet, Ouzagat, & Anadabijou,
 Medagoet, Oagimech, & avec eux encore
 Celui qui plus que tous l'Armouchiquois abhorre,
 C'est Panoniagués, qui a occasion
 De procurer mal-heur à cette nation
 Pour de dur souvenir de la mort de son frere.
 Quand tout fut arrivé, de cette mort amere
 Il fallut de nouveau recommencer le dueil,
 Et le corps decedé mettre dans le cercueil.

Chose
 merveil-
 leuse de
 faire si
 lōgs voya-
 ges par
 les bois.

Il n'y a Le barbu Membertou lors prenant la parole:
 que les Sa Vous sçavez, ce dit-il, ô peuple benevole,
 gamos qui Le motif qui vous a conduit jusques ici,
 portent C'est ce corps que voyés massacré sans merci,
 barbe en- De qui le sang versé vous demande vengeance.
 tre les
 Sauvages Sans que par long discours ie vous en face instance.
 Harague Et comme és siecles vieux quand au peuple Romain
 de Mem- Fut montré de Cesar le massacre inhumain,
 bertou. Tout à l'instant émeu d'une ardente colere
 Member- Il voulut reparer ce cruel vitupere
 tou pou- Contre les assassins (ainsi que i'ay appris
 voit avoir Qu'il est mentionné és anciens écrits)
 ouï cela Ainsi vous devez tous à ce spectacle étrange
 de nous. Estre émeus du desir de garder la louange.
 Que nos antecesseurs nous ont mis en depos,
 Et par laquelle ilz sont maintenant en repos,
 N'ayans point estimé estre dignes de vivre.
 Sans de leurs ennemis les injures poursuivre.
 Effect de A ces mots un chacun au combat animé
 la hara- Sent un feu de vengeance en son cœur allumé,
 gue. Et eussent volontiers contre cette canaille,
 (S'il y eut eu moyen) lors donné la bataille,
 Mais il falloit premier le corps ensevelir,
 Et du dernier devoir les œuvres accomplir.
 Cette grand' troupe donc de douleur affollée
 Funerail- A conduit le corps mort dedans son Mansolée,
 les. En faisant sacrifice à Vulcan de ses biens
 Masse, arcs, fleches, carquois, petun, conteaux & chiës,
 Matachia Matachiaz aussi, & la pelleterie
 ce sont Que d'epargne il avoit quand il perdit la vie.
 brassiers, Mais quant aux assistans, chacun à son pouvoir
 carquans, Lui fit, devotieux, l'accoutumé devoir.
 & Joyaux

Qui donne des Castors, qui des couteaux, des roses,
Armes, Matachiaz, & maintes autres choses.

Presens
faits aux
morts.

Puis ferment le sepulchre, & laissent reposer
Celui duquel ilz vont la querelle épouser.

Le ciel qui bien-souvent les mal-heurs nous presage,

Presages,

Avoit auparavant par un triste presage,

Témoigné les effets de cette guerre ici,

Car ayant un long temps refongné son sourci,

Il fit voir maintefois des torches allumées,

Des lances, des dragons, des flambantes armées.

Ainsi s'en va la flotte avec intention

De vaincre, ou de mourir à cette occasion,

Laiissans de leurs enfans & femmes la tutele

A nous, qui en avons rendu conte fidele.

Quand des Armouchiquois les rives ils ont veu
Ce peuple deffiant les a tot reconeu.

Armou-
chiquois
aux alar-
mes.

Soudain les messagers volent par la campagne,

Et sonnent du cornet sur chacune montagne

Pour le monde avertir d'estre au guet, & veiller

Avant que l'ennemi les vienne reveiller.

Peuples de tous côtez à grand' troupes s'amassent

Tant qu'en nombre les flots de la mer ilz surpassent.

Mais pourtant Membertou ne s'epouvante point

Car il sçait le moyen de prendre bien à point.

L'ennemi, qui tout fier, voyant son petit nombre,

Se promet l'enlever si-tot que la nuit sombre.

Aura dessus la terre étendu son rideau.

Membertou cependant approche son vaisseau

Du port de Chouïacoet, où la troupe adverse

L'attendoit de pié-quoy, pour sçavoir quelle affaire

Vers eux le conduisoit: mais il avoit laissé

Ses gens derriere un roc, & s'estoit avancé,

Voy la fi-
gure de ce
Port en la
Charte
geogra-
phique.

Afin de reconoitre & le port & la terre
 Qu'il vouloit ruiner par l'effort de la guerre.

Pour par-
 ler entre
 deux en-
 nemis.

He, he, ce fut le cri duquel il appella
 Tout ce peuple attentif qui ferme attendoit là.

Yo, yo, fut répondu. Puis apres il demande
 S'il pourroit seurement & sa petite bende

Traiter avecques eux, & amiablement
 Vuider le different qui a si longuement

L'un & l'autre troublé & reduit en ruine

Tandis que l'appetit de vengeance les mine

Et leur mange le cœur. Eux cuidans attrapper

Celui qui plus fin qu'eux les venoit entrapper,

Reponse
 des Ar-
 mouchi-
 quois.

Disent que librement de la rive il s'approche,

Et ses gens qu'il avoit laissé devers la roche,

Qu'ilz n'ont plus grand desir que de voir une paix

Solidement entre eux établie à jamais,

Afin qu'eux qui des Francs ont bonne conoissance

Leur facent part des biens dont ils ont abondance.

Et se puissent ainsi l'un l'autre secourir

Sans plus d'orenavant l'un sur l'autre courir.

Accepta-
 tion d'of-
 fres.

Membertou reçoit l'offre, & quant & quāt otage,

Envoyant un des siens par échange au rivage,

Puis recule en arriere, & va ses gens revoir

Qu'il trouve grandement desireux de sçavoir

En quelle volonté ces peuples ci estoient,

Et si à quelque paix encliner ilz sembloient.

Le Prince Souriquois ses supposts abordant

D'un visage joyeux il les va regardant,

Disant, Ilz sont à nous: la farce s'en va faire:

C'est demain qu'il faut voir cette troupe defaite:

Et leur conte amplement ce qui s'estoit passé,

Et comment ilz s'estoient l'un l'autre caressé.

Au surplus (ce dit-il) pensons de les surprendre,
 Et en ce fait ici gardons de nous meprendre.
 Quand nous sommes partis le conseil a esté
 De leur faire present des biens qu'avons porté.
 Et avec eux troquer de nôtre marchandise,
 A fin que l'homme feint, soit pris en sa feintise.
 Nous irons donc par mer la moitié seulement:
 Le surplus en deux parts ira secrettement
 Rengeant le long du bois en bonne sentinelle
 Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle:
 Lors ils viendront charger, & nous seconderont,
 Et tant que durera le jour ilz frapperont,
 Sans merci, sans faveur, & sans misericorde,
 A fin qu'ici de nous long-temps on se recorde.
 Outre nôtre querele il y a du butin,
 Ils ont du blé, des noix, de la vigne & du lin,
 Tous ces biens sont à nous si nous avons courage,
 Et si voulons avoir leurs femmes au pillage
 Nous les aurons aussi. Il estoit nuit encor
 Et le clair ciel estoit tout brillant de clous d'or,
 Quand Membertou (de qui l'esprit point ne repose)
 A prendre son quartier tout son peuple dispose,
 Et ceux-là qu'il conoit à la course legers
 Il les fait essaier les terrestres dangers.
 Ainsi Memembourré dispos à la poursuite
 Est fait le general d'une troupe d'elite,
 Medago et d'autre part hardi aux grans exploits
 Choisit de tout le camp les plus forts & adroits.
 Mais le grand Sagamos † pour tendre sa banniere
 Attendit que l'Aurore eust épars sa lumiere
 En tout son horizon: & lors que le soleil
 Fut esté reconduit au lieu de son reveil

Conseil
 pour sur-
 prendre
 l'ennemi.

Fruits de
 la terre
 Amou-
 chiquoise.

Dispositiō
 pour atta-
 quer l'en-
 nemi.

† Capitai-
 ne, Duc,
 Roy.

Il met la voile au vent, tirant droit à la place
 Où desja l'attendoit cette grand' populace,
 Où estant arrivé, partie de ses gens
 A descendre apres lui se montrent diligens.
 Il saluë les chefs de cette compagnie,
 Entre autres Olmechin, Marchine & leur mesgnie,
 Puis offre les presens dont i'ay fait mention,
 Lesquels furent recens en iubilation,
 C'estoient robes, chappeaux, & chausses, & chemises,
 Mais quand il fallut voir les autres marchandises,
 Parmi les fers pointus, poignars, & coutelas,
 Des trompes y avoit dont on ne sçavoit pas
 L'usage, ni la fin du mal qu'elles couvoient.
 Les autres cependant dans le bois attendoient
 Soigneusement l'appel qui avoit esté dit,
 Quand Membertou voulant étaller son credit,
 Il convoque ce peuple embouchant vne trompe,
 Et trompant, les trompeurs trompeusement il trompe.
 Car tout en un instant lui qui n'avoit point d'armes
 Oyant les siens venir feignit estre aux abarmes,
 Et se trouvant garni de masses, & poignars,
 D'arcs, fleches, coutelas, de picques, & de dars,
 Il en saisit ses gens, & chacun d'eux commence
 Sur l'heure à chamailler sans grande resistance.
 Ils en font grand massacre, & cependant du bois
 Arrive le surplus criant à haute voix
 He, he, ouk che gouïa, & parmi la melée
 Se voit incontinent cette troupe melée.
 Où est-ce. L'Armouchiquois voyant que de lui c'estoit fait
 S'il ne remedioit promptement à son fait,
 A ce dernier besoïn pense de se defendre
 Plustot qu'à la merci de ceux ici se rendre.

Mauvais
 appast.

Ruse de
 Membertou.

C'est,
 comme
 qui diroit
 Où est-ce.

Ils estoient la pluspart ja de couteaux armez,
 Que de porter au col ilz sont accoutumez,
 Mais ces armes bien peu leur servirent à l'heure.
 Car Membertou muni d'une armure plus seure,
 D'un bouclier de bois dur, & d'un bon coutelas,
 Ainsi que le trenchant d'une faux met à bas
 L'honneur des beaux épics: son epée de même
 Moissonnoit l'ennemi d'une rigueur extreme.
 Les autres transportez de pareille fureur,
 Suivans le train du chef, ne manquent point de cœur,
 Mais rendans des grans cris & voix épouvantables,
 Tuent comme fourmis ces pauvres miserables,
 Desquels lors c'estoit fait s'ilz n'eussent eu recours
 Au bien qui vient par fois de tourner à rebours.
 Ce peuple de tout temps addonné au pillage
 Cuidoit sur Membertou avoir tel avantage,
 Que d'armes pour cette heure il ne leur fut besoin,
 Neantmoins en tout cas ils avoient eu le soin
 D'en faire un magaz in au fond d'une vallée,
 Où la troupe fuiarde en fin s'en est allée.
 Là chacun se fournir d'arcs fleches, & carquois,
 De picques, de boucliers, & de masses de bois.
 Là de tourner visage, & d'une face irée
 Charger sur Membertou & sa gente enivrée
 Du sang Armouchiquois. A ce nouvel effort
 Fut Panoniagués au danger de la mort
 Blessé d'un javelot environ la poitrine.
 Chkoudun le courageux, y receut sur l'echine
 Un coup qui l'atterra, & se vit en danger
 (L'ennemi gaignant pié) de jamais n'en bouger.
 Mais le fort Chkoudumech son frere, de sa masse
 Fendant la presse, fit bien-tot se faire place

Sauvages
 portent
 un cou-
 teau pen-
 du au col.
 Compa-
 raison.

Fuite des
 Armou-
 chiquois.

Ruse d'e-
 eux.

Nouveaux
 combats.

Pour le tirer de là : mais il y fut feru
 D'un coup que lui chargea de toute sa vertu
 Le cruel Olmechin. Mnesinou (dont la gloire
 Par toute cette cote est en tous lieux notoire)
 Comme le plus hardi, s'efforce de son dard
 Transpercer Membertou de l'une à l'autre part :
 Mais le coup gauchissant par la subtile adresse
 Du Prince Souriquois, à son fils il s'adresse,
 Son fils Actaudinech, lequel il aime mieux
 Que toutes les beautez de la terre & des cieux.
 Ce coup doncques perçant le détroit de sa manche
 Vite comme vn éclair lui porta dans la hanche :
 Dequoy tout effrayé le Prince Membertou,
 Il se remet aux jeux du monstrueux Gougou
 Le duel ancien qu'en sa jeunesse tendre
 Jadis son pere osa hazardoux entreprendre ;
 Et redoublant sa force il étendit son bras,
 Et le fendit en deux de son fier coutelas.
 Et comme vn chene haut abbattu de l'orage
 Traîne en bas quant & soy son plus beau voisinage,
 Ainsi Mnesinou mort, maint des siens alentour
 Alla voir de Pluton le tenebreux séjour.
 L'Armouchiquois pourtant ne laisse de poursuivre,
 Aimant mieux là mourir que honteusement vivre
 S'il arrivoit jamais que Membertou veinqueur
 Leur laissat du combat l'eternel des-honneur.
 Ainsi se r'assemblans font des scares diverses
 Qui à leur ennemi donnent maintes traverses.
 Car jusques là encor n'avoient esté rangés,
 Occasion que mal ilz s'estoient revengés.
 Bessabez & Marchin ont les pointes premieres,
 Qui venans attaquer avec leurs bendes fieres.

Ceci est
 une fein-
 te Poeti-
 que. Voy
 l'Histoire
 du Gou-
 gouci des-
 sus lrv. 2.
 ch. 28.

Nouvel
 effort des
 Armou-
 choquois.

Le chef des Souriquois, une grele de dars
 En l'un & en l'autre ôt tombe de toutes pars.
 La clarté du soleil en demeure obscurcie,
 Et le nombre des traits toujours se multiplie.
 A cette charge ici quelques vns sont blessés
 Parmi les Souriquois: mais plus de terrassés
 Sont de l'autre côté: car de ceux-ci les fleches
 A pointes d'os ne font de si mortelles breches
 Comme de ceux qui sont plus voisins des François
 Qui des pointes d'acier ont au bout de leurs bois,
 Toutefois de nouveau voici nouvelle force (fooce.
 Qui des Membertouquois les bras, non les cœurs,
 Go, go, go, c'est leur cri. Abejou, Olmechin,
 Le fort Arbostembroet, & le fier Bertachin
 En sont les conducteurs, qui de premiere entrée
 Du vaillant Messamoet la troupe ont rencontrée
 Messamoet (qui jadis humanant l'air de la France
 Avoit de guerroyer reconeu la science
 Parmi les domestics du Seigneur de Grand-mont)
 Apres mainte bricole avoit gagné un mont
 D'où il pensoit avoir un facile avantage
 Pour mettre sans danger l'adversaire en dommage.
 Mais cetui-ci rusé loin de là declina,
 Et le gros escadron des Souriquois mena
 Poursuivant vivement jusques dessus la greve
 Où Neptune irrité à ses flots donne treve.
 La Neguioadetch mere du decedé
 Apres avoir long temps le combat regardé,
 Voyant en desarroy de Membertou la troupe
 Elle se met à terre, & sort de sa chaloupe,
 Afin de donner cœur aux soldats etonnés
 Qui leur premiere assiette avoient abandonnés.

Souriquois
 repoussez.
 La mere
 de Pano-
 niac estoit
 allée à la
 guerre.

Et comme des Persans les meres & les femmes
 Iadis voyans leurs filz & leurs marits infames
 S'enfuir du Medois qui les alloit suivant,
 Courageuses soudain allerent au devant,
 Sans honte leur montrer de leurs corps la partie
 Par où l'homme reçoit l'entrée de la vie,
 Les vnes s'écrians: Quoy doncques voulez vous
 Vous sauver ci dedans pour eviter les coups
 De cil qui vous poursuit? Les autres d'autre sorte
 Crians à leurs enfans: R'entrez dedans la porte
 Du logis dans lequel vous avés esté nés,
 Ou contre l'ennemi promptement retournés.
 Eux d'un spectacle tel se trouvant pleins de honte,
 Un sang tout vergongneux à l'heure au front leur
 Si bien que retournans leurs faces en arriere (monte,
 A l'Empire Medois mirent la fin derniere.
 Ainsi fit cette mere en voyant le danger
 Où alloit Membertou & les siens se plonger.
 Neguirouët son mari ores paralytique,
 Mais qui de bien combattre entendoit la pratique,
 S'y estoit fait porter: & bien reconnoissant
 Le desastre prochain qui les alloit pressant
 S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force,
 Se fait descendre à terre, & lui-même s'efforce
 De marcher au combat afin de là mourir
 S'il ne pouvoit au moins ses amis secourir.
 Estant au milieu d'eux il leur donne courage
 Et les conjure tous de venger son outrage.
 Mes amis (ce dit-il) vous ne combattez point
 Pour le fait seulement, hélas! qui trop me point.
 Il y va de l'honneur, il y va de la vie.
 Ces deux ici perdus, la perte en est suivie

Grand
 courage
 d'un hom
 me im-
 potent.

Des soupirs & regrets des femmes & enfans
De qui nos ennemis s'en iront triomphans
Tout ainsi que de nous. Ayez doncques courage,
Ie les voy ja branler: c'est ici bon presage.

Chance
tournée
contre les
Armon-
chiquois.

A ces mots Membertou fait tirer les Mousquets
Qu'au partir les François lui avoient tenu prêts.
Chkoudun en fait autant (car il a eu de même
Deux Mousquets pour autāt que le François il aime)
Lesquels estoient parez pour la necessité
Comme un dernier remede au corps debilité,

Aux coups de ces batons en voila dix par terre.

Effect des
coups de
Mous-
quets.

Et le reste effrayé au bruit de ce tonnerre.

Abejou, Chitagat, Climechin, & Marchin
Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin

A ce choc sont tombés. Chkoudun qui a memoire
Du coup qu'il a receu ne vent point que la gloire
En demeure au dōneur, mais d'un trait donne-mort
Flattaque, hardi, Arbostembroet le fort,

Et presse le surplus d'une roideur si grande

Qu'au seul bruit de son nom l'ennemi se debende.

Détourne
des ar-
mouche-
quois.

Membertouchis aussi l'ainé de Membertou

A l'aile de son pere assisté de Kichkou,

Se faisant faire jour d'un coup trois en renverse

Et ja deça, delà, tout est à la renverse.

A cinq cens pas plus loin se trouvant Ouzagat

Et Anadabijou empêchés au combat,

Ilz furent secourus par la troupe hardie

De Panoniagués, qui bien-tot fut suivie

D'Oagimech & les siens; si bien qu'en peu de temps

L'ennemi fut fauché comme l'herbe des champs.

Entiere
détourne.

Car sont ce qui restoit, quoy que puissant en nombre,

Ne porta gueres loin le malheureux encombre

Qui l'alloit talonnant: d'autant que Oagimont
 Avec Memembouré estant au pied du mont
 Que naguères i' ay dit, les fuyars attendirent,
 Et valeureusement poursuivans les battirent,
 Mais Oagimont s'estant éloigné de son parc,
 Trop prompt, y fut blessé grièvement d'un trait d'arc.
 Memébouré (trop chaud) préque en la même sorte
 L'ennemi poursuivant y eut la jambe torte,
 Ce qui plusieurs en fit de leurs mains échapper,
 Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper.

*Polyga-
mie.*

Car Etmeminaoet l'homme qui de six femmes
 Peut, galant, appaiser les amoureuses flammes,
 Et Metembroebit, Medagoet, Chichcobeck,
 Bituani, Penin, Actembroé, Semcoudech,
 Tous vaillants champions, soldats, & Capitaines,
 Acheverent du tout ces races inhumaines.

*Victoire
sans perte*

Nais ce qui est ici digne d'étonnement,
 C'est que des Souriquois n'est mort un seulement.

*Les blef-
sez.*

L'Armouchiquois éteint, cette armée de faite,
 Membertou glorieux fit sonner la retraite,
 On trouve de blessés encores Pechkmeg,
 Oupakour, Ababich, Pitagan, Chiskmeg,
 Vmanuet, & Kobeck, dont les playes on pense,
 Tandis que du butin d'autre côté l'on pense,

*Maniere
de guerir
les blesez*

La cure en est sommaire. Entre eux est un devin,
 (Ignorant toutefois) qu'on appelle Aoutmoin.
 Cetui prognostiqueur de l'état du malade
 Feint vers quelque demon pour lui faire ambassade,
 Et selon sa reponse, en ceci comme en tout,
 Il iuge s'il sera bien-tot mort ou debout.
 Avec ce de la playe il va succant le sang,
 Il la souffle, & soufflant il s'émeut tout le flanc:

Ceci

Ceci fait, il applique au dessus de la playe
Du roignon de Castor : & par ainsi essaye
(Le bendage parfait) son malade guerir.

Le butin recuilli, avant que de partir
Des chefs Armouchiquois ils enlevent les têtes
Pour en faire au retour maintes joiuses fêtes.

Têtes des
vieux
enlevées.

Ia ilz sont à la voile, & approchent du port
Où ilz doivent donner à leurs femmes confort,

Lesquelles aussi tot que de leur arrivée

Elles ont en nouvelle, aussi-tot la huée

Elles ont fait de loin, desireuses sçavoir

Quel avoit esté là de chacun le devoir.

Et en ordre marchans, qui en main vne masse,

Qui vn couteau trenchant (ayans toutes la face

De couleurs bigarrée) elles s'attendoient bien

Reception
des victo-
rieux.

Toutes sur l'heure avoir vn Armouchiquois sien,

Afin d'en faire tot cruelle boucherie,

Mais sans cela convint faire leur tabagie,

Et apres le repas la danse s'ensuivit,

Qui dura tout le jour, & qui dura la nuit,

Et toujours durera en s'écrians sans cesse,

Chantans de Membertou la valeur & prouesse

Tant que leur estomach la voix leur fournira,

Ou que quelque malheur reposer les fera.

Tabagie,
c'est Fe-
stin.

LA TABAGIE * MARINE.



OMPAGNONS, où est le temps

Qu'avions nôtre passe-temps

A descendre au plus habile

sur le pié-ferme d'une ile,

* C'est Bâ-
quet.

Voy le ch.

47. ci-des-

sus. p. 633.

633.

Voyle ch.
22. liv. 3.
pa. 822.

Fourrageans de toutes pars
Deça & delà épars
Parmi l'épés des fueillages
Et des orgueilleux herbages
L'honneur des jeunes oiseaux
Qu'enlevions à grans troupeaux,
Le gros Tangueu, la Marmette,
Et la Mauve & la Roquette,
Ou l'Oye, ou le Cormorant,
Ou l'Outarde au corps plus grand
Ca (ce disoi-ie à la troupe)
Emplissons nôtre chaloupe
De ce oiseaux tendrelets,
Ilz valent bien des poulets.
Dieu! quelle plaisante chasse.
Amasse, garson, amasse,
Portes-en chargé ton dos,
Tu es alaigre & dispos,
Et revien tout à cette heure.
Prendre pareille mesure,
Ne cessant jusques à ce
Que nous en aions assé
Car nous pourrions de cette ile
Fournir vne bonne ville.
Je voudroy m'avoir conté
Vn Karolus bien conté,
Et estre en cet equipage
Avecque tout ce pillage
Au beau milieu de Paris,
O que i'y aurois d'amis,
Qui pour avoir pance grasse
Me suivroient de place en place.

Voy les
ch. 2. &
7. dis 2.
liv pag.
253. &
298.

DE LA NOUVELLE FRANCE. Et

Qu'on ne parle maintenant
Que des iles du Ponant.
Car les iles Fortunées
Sont certes infortunées
Au pris de celles ici,
Qui nous fournissent ainsi
Pour neant ce que l'on achete
Au quartier de la Huchette,
Ou ailleurs bien cherement.
Je ne sçay certainement
Comme le monde est si bête
Que ce pais il rejette,
Veu la grand' felicité
Qui y est de tout côté,
Soit qu'on suive cette chasse,
Soit que l'Ellan on pourchasse,
Ou qu'on vueille de poisson
Faire en eté la moisson.
Car quant est des paturages
Il n'y manque point d'herbages
Pour nourrir vaches & veaux,
Ce ne sont rien que ruisseaux,
Lacs, fonteines, & rivieres
(De tous biens les pepinieres)
En ce pais forétier.
Il y a mines d'acier,
De fer, d'argent, & de cuivre,
Asseurez moyens de vivre,
Quand en train elles seront,
Et par le monde courront.
La terre y est plantureuse
Pour rendre la gent heureuse

Qui la voudra cultiver.
 Il ne reste que trouver
 Bon nombre de jeunes filles
 A porter enfans habiles
 Pour bien-tot nous rendre forts
 En ces mers, rives, & ports,
 Et passer melancholie
 Chacun avecque s'amie
 Pres les murmurantes eaux
 Qui gazouillent par les vaux,
 Ou à l'ombre des fueillages
 Des endormans verd-bocages.

Par mon ame ie voudroy
 Que des ore il pleut au Roy
 Me bailler de bonnes rentes
 En ma bourse bien venantes
 Tous les ans dix mille escus,
 Voire trente mille, & plus,
 Pour employer à l'usage
 D'un honéte mariage,
 A la charge de venir
 En ce pais me tenir,
 Et y planter vne race,
 Digne de sa bonne grace,
 Qui service lui feroyt
 Tant qu'au monde elle seroyt,
 Quittant du Barreau la lice,
 Et du monde la malice,
 Et les injustes faveurs
 Des hommes de qui les cœurs
 S'enclinent à l'apparence
 Pour opprimer l'innocence.

Voyles ch.
 39. du iiii.
 2. p. 543.

De tels & autres propos
 J'entretenois mes dispos
 Tandis que chacun sa proye
 Diligent à bort envoie,
 Devinez si au repas
 Grand' chere ne faisons pas.
 Car avec cette viande
 D'elle-même assez friande
 Nous avions abondamment
 De poisson pris freshement.

Quand ores en ma memoire
 Se ramentoit cette histoire,
 Je regrette ce temps la
 Qui nous fournissoit cela.
 Car dès long temps la pature
 De salé nous est si dure,
 Que nos estomachz forcés
 En demeurent offensés.

Pourtant ie ne veux pas dire
 Que les maitres du navire
 Messieurs les associés
 Ne se soient point souciés
 D'envoyer honêtement
 Nôtre rafraichissement.
 Mais certaines gourmandailles
 Ont manges noz victuailles
 Noz poules & noz moutons,
 Et grappillez noz citrons,
 Nôtre sucre, noz grenades,
 Nos epices & muscades,
 Ris, & raisins, & pruneaux,
 Et autres fruits bons & beaux

A bort,
 c'est à dire
 dans la
 barque.

Utiles en la marine

Pour conforter la poitrine.

Vous sçavés si ie di vray,

Ores que i'ay le cœur gay.

Si jamais ie suis grand Prince

En cette ou autre province

Oncq' enfant ne regira

Ce que ma nef portera.

Mais ne laissons ie vous prie

De mener joyeuse vie,

Ca, garson, de ce bon vin

Du cru de Monsieur Macquin,

Et buvons à pleine gorge

A lui & à Monsieur George.

Ce sont des hommes d'honneur

Et d'une agreable humeur,

Car ilz nous ont l'autre année

Fourni de bonne vinée,

Dont le parfum nompareil

A garenti du cercueil,

Plusieurs qui fussent grand' erre

Allé dormir souz la terre.

Et ne trouve quant à moy

Drogue de meilleur aloy

En nôtre France-nouvelle

Pour braver la mort cruelle,

Que vivre joyeusement

Avec le fruit du sarment.

Est-ce pas donc bon ménage

D'avoir un si bon bruvage

Iusques ores conservé?

Car ici n'avons trouvé

Ce sont
des bour-
geois ho-
morables
de la Re-
belle.

Bien nous
vaut d'a-
voir esté
bons me-
nagers.

Que bien petite vendange,
 Ce qui nous est bien étrange.
 Car le cidre Maloin
 Ne vaut pas du petit vin.
 Mais aions la patience
 Que soyons rendus en France.
 Approche de moy, garson,
 Et m'apporte ce jambon,
 Que i'en prenne vne aiguillette,
 Car ce lard point ne me haite.
 J'aimeroiy mieux voir noz plats
 Garnis de bons cervelats,
 De patés & de saucisses
 Confits en bonnes epices,
 Que de cette venaison
 Dont ie n'ay nulle achoison,
 Non plus que de ces moruës
 Qui sont toutes vermoluës.
 Certes le maitre valet
 Meriteroit vn soufflet
 De nous bailler tout du pire
 Qui soit dedans ce navire.
 Car nous devrions par honneur
 En tout avoir du meilleur.
 Otez nous tant de viandes,
 Et apportez des amandes,
 Pruneaux, figues, & raisins,
 Et buvons à noz voisins.
 Ca toute la pleine tasse,
 C'est à vôtre bonne grace
 Capitaine Chevalier.
 Si dedans vôtre cellier

Avez quelque friandise,
Faites que de vous l'on dise
Que vous estes liberal,
Honête, & d'un cœur Royal.

C'est le
maitre du
navire
Nicolas
Martin.

Maitre, tenez vous en garde,
C'est à vous que ie regarde
Ayant les armes en main.
Plegez moy le verre plein.
Certe derniere nuitée
Vous a un peu mal traitée.
Il y vint un coup de mer
Qui pensa nous abymer.
Mais vous fites diligence
De parer à la defense.

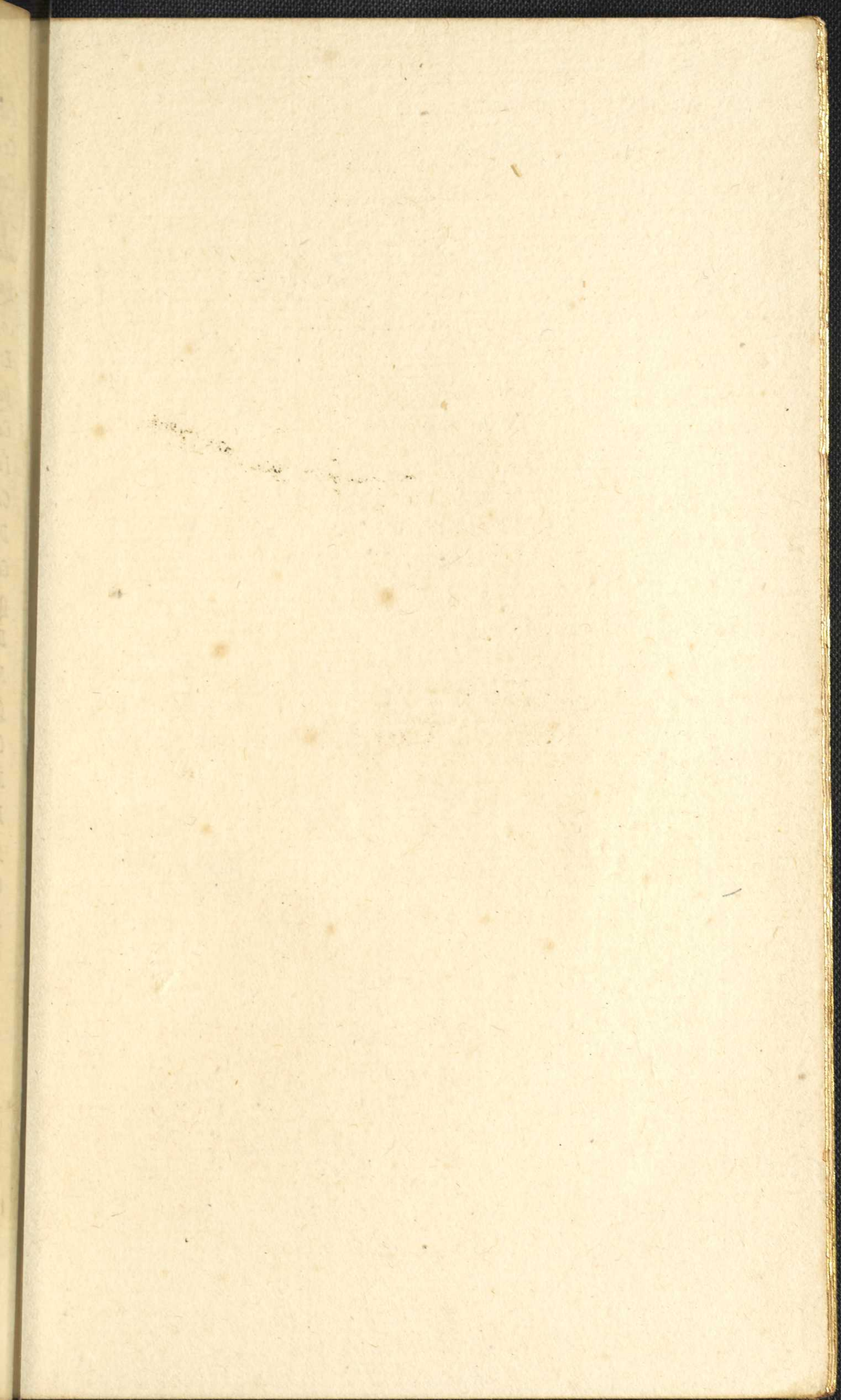
† C'est le
nom de
notre na-
vire.

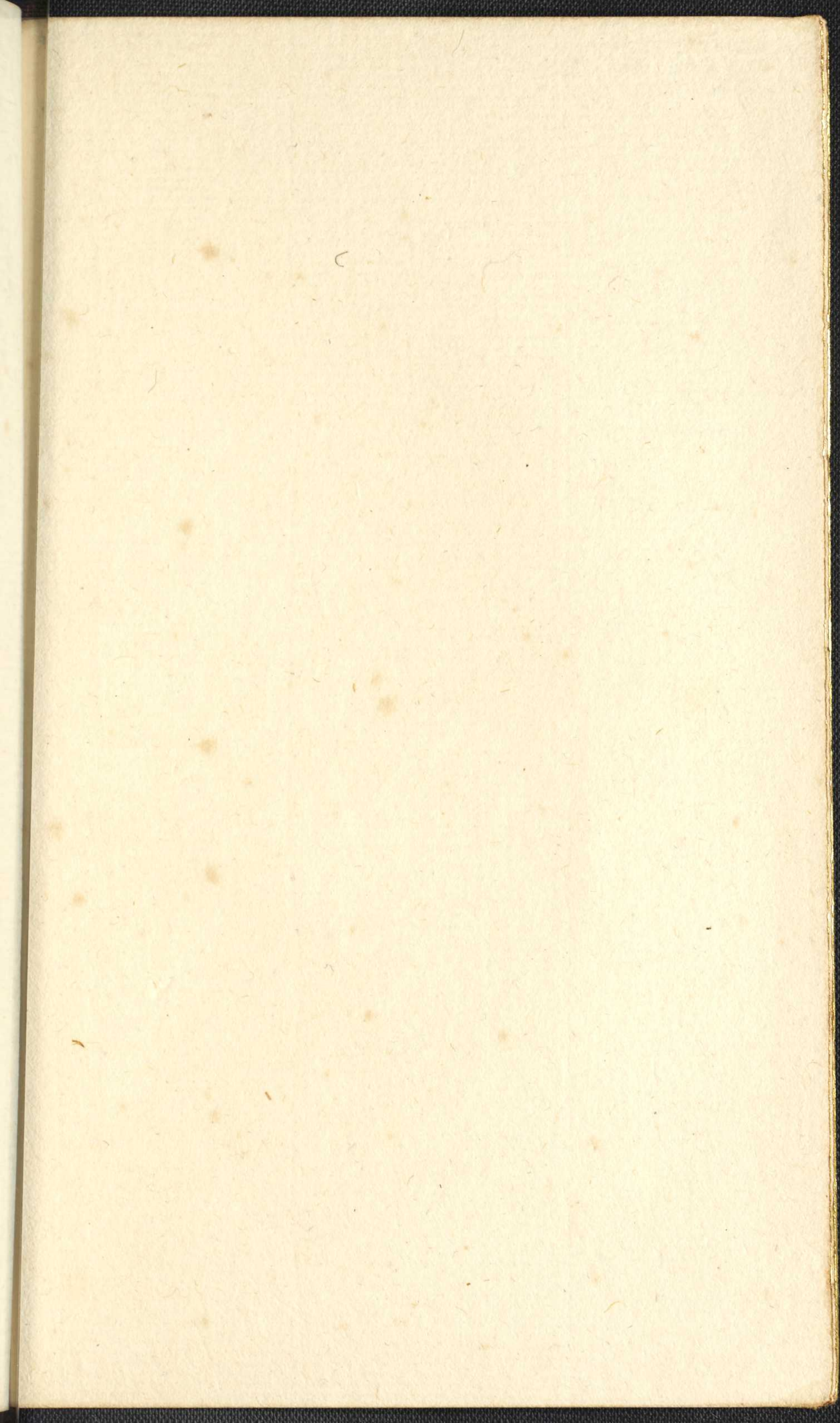
Dieu garde le bon IONAS †
De tout violent trépas,
Car s'il tomboit en naufrage
Nous y aurions du dommage,
Et m'étonne infiniment
Que cet humide element
De ses eaux ne nous accable,
Veu que le nom venerable
De Dieu y est blasphemé
D'un langage accoutumé,
Sans crainte de ses menaces.

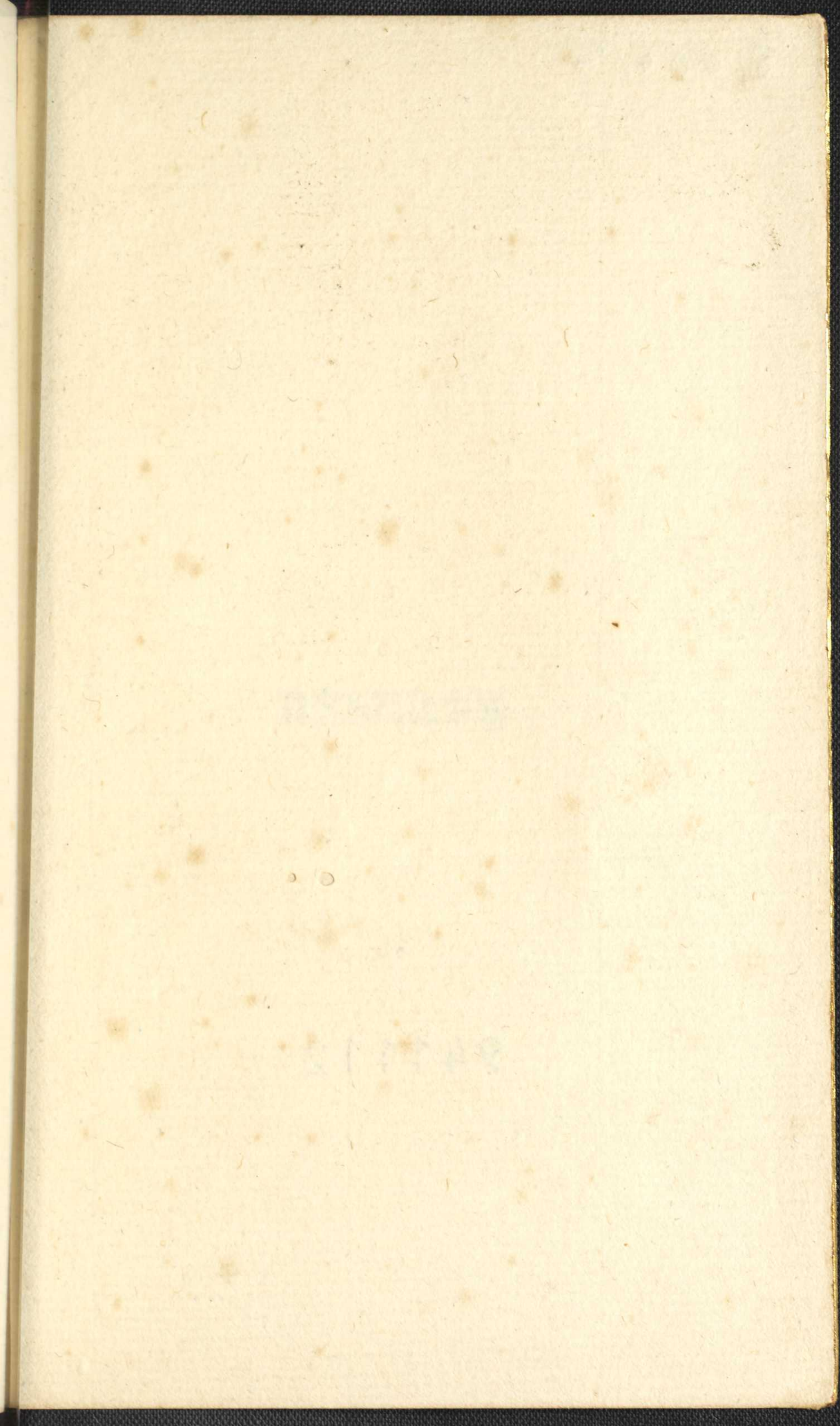
Neantmoins rendons lui graces,
Et avec contrition
Demandons remission
De noz fautes: & sans cesse
Soit louée sa hauteffe. Amen.

Cherchant dessus Neptune un repos sans repos
J'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. LESCABOT.







5,000.00

941112

RESERVE

41102





